

M'interroger bouche à bouche ?
 J'ai pour eux, dans nos déserts
 Chanté sur toutes les notes...
 Mais, à propos de mes vers,
 Faites donc vos papillotes.
 Vous soupirez, et pourquoi ?

Riez vite,

Ma petite :

Vous soupirez, et pourquoi ?
 Riez vite, et baissez-moi.

Une ange sut me charmer,
 Une ange au cœur pur et tendre.
 De loin, content de l'aimer,
 De la voir et de l'entendre,
 Je la suivais sans repos,
 Et mes lèvres enfantines
 Baisaient sa trace... A propos,
 Délacez donc vos bottines.
 Vous soupirez, et pourquoi ?

Riez vite,

Ma petite :

Vous soupirez, et pourquoi ?
 Riez vite, et baissez-moi.

De sa bouche quand j'ai su
 Obtenir enfin : je t'aime !
 Les mains jointes j'ai reçu
 Son baiser comme un baptême ;
 J'ai, le front sur ses genoux,
 Prié des heures entières...
 A propos, qu'attendez-vous ?
 Otez donc vos jarretières.
 Vous soupirez, et pourquoi ?

Riez vite,

Ma petite :

Vous soupirez, et pourquoi ?
 Riez vite, et baissez-moi.

Oh ! si j'avais, par hasard,
 Effleuré de mon haleine,
 Profané de mon regard
 Son sein rond sous la baleine,
 J'aurais dit cent fois : Pardon !
 Moi, bâtard de Diogène...
 A propos, débouclez donc
 La ceinture qui nous gêne.
 Vous soupirez, et pourquoi ?
 Riez vite,
 Ma petite :
 Vous soupirez, et pourquoi ?
 Riez vite, et baisez-moi.

Ces beaux jours sont envolés :
 Que le souvenir en meure !
 Lorsque vous me consolez,
 Peut-être qu'en sa demeure,
 Hélas ! son oubli m'absout
 De mon plaisir infidèle :
 Amours purs, croyances, tout
 S'éteint... soufflez la chandelle.
 Vous soupirez, et pourquoi ?
 Riez vite,
 Ma petite :
 Vous soupirez, et pourquoi ?
 Riez vite et baisez-moi.

LES CONTES

Orphelin, sous un ciel avare,
 Radcliffe m'a donné son lait ;
 Puis de la reine de Navarre
 Je devins amant et varlet.
 Schérazade est ma favorite,
 Et, la nuit, rimeur ennuyé,
 Sur ma petite
 Couche d'ermite,

Quand je m'agite,
 Si par pitié
 La sultane entrerait chez moi, vite
 Elle en obtiendrait la moitié.

Je préfère un conte en novembre
 Au doux murmure du printemps.
 Bons amis, qui peuplez ma chambre,
 Parlez donc, j'écoute et j'attends.
 Tombant des tréteaux de la foire,
 Ou glissant du sofa des cours,
 Que votre histoire
 Soit blanche ou noire,
 Chante la gloire
 Ou les amours ;
 Vieil enfant, je promets d'y croire :
 — ConteZ, amis, conteZ toujours.

En tremblant voilà qu'un beau page
 A sa dame écrit ses douleurs ;
 Il écrit, et sur chaque page
 Répand moins de vers que de pleurs.
 Pauvre Arthur ! son teint frais se plombe ;
 Mais en roucoulant sous les tours,
 Tendre colombe,
 Quand il succombe,
 Un baiser tombe
 Sur ses yeux lourds ;
 Ce baiser l'enlève à la tombe...
 — ConteZ, amis, conteZ toujours.

Pèlerin, dans l'hôtellerie,
 Vois : de sang les draps sont tachés ;
 Aux trous de la tapisserie
 Vois les yeux des brigands cachés.
 Hélas ! suffoqué par la crainte,
 Contre eux il sanglote : Au secours
 Mais minuit tinte !...
 De leur atteinte,

O Vierge sainte,
 Sauvez ses jours !
 — Rallumons notre lampe éteinte,
 Mes amis, et contez toujours.

Qui habite en cet oratoire ?
 Ce sont les nymphes d'un couvent, —
 Long chapelet aux grains d'ivoire
 Que dévide un moine fervent :
 Le jour en chaire il moralise ;
 Mais, sans bruit, au déclin des jours,
 Hors de l'église
 Il catéchise
 Quelque Héloïse
 En jupons courts...
 — Un instant, que j'embrasse Elise,
 Mes amis, et contez toujours.

Ou bien, histoires plus charmantes,
 Epanchons nos cœurs ; et parlons
 De nos sœurs et de nos amantes ;
 Parlons de cheveux noirs ou blonds.
 Doux secrets que le monde ignore,
 Allez, parlez : les murs sont sourds.
 En vain l'aurore
 Qui vient d'éclorre
 Brille et veut clore
 Nos longs discours :
 Jusqu'à la nuit contons encore,
 Jusqu'à demain contons toujours.

L'OISEAU QUE J'ATTENDS

ROMANCE

Les beaux soleils morts vont renaître,
 Et voici déjà mille oiseaux
 Pendant leurs nids à la fenêtre,
 Peuplant les bois, rasant les eaux.

Tous les matins un doux bruit d'ailes
 Me réveille, et j'espère... hélas !
 A mes carreaux noirs d'hirondelles
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue
 Quand je vis l'aigle au large vol,
 Un jour, contempler de la nue
 Les insectes poudreux du sol ;
 Je vois à la tempête noire
 L'aigle encor livrer des combats ;
 Je le vois sans rêver la gloire :
 L'oiseau que j'attends ne vient pas,

Voici le rossignol qui cueille
 Un brin d'herbe pour se nourrir,
 Puis se cache au bois sous la feuille
 Pour chanter un jour, et mourir :
 Il chante l'amour.... Ironie !
 Oiseau moqueur, chante plus bas ;
 Eh ! qu'ai-je besoin d'harmonie ?
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
 Sur un beau lac d'azur et d'or,
 Comme un poète sur ses rêves,
 Se berce, voltige et s'endort.
 Dors et vole à ta fantaisie,
 Heureux frère ; devant mes pas,
 Moi, j'ai vu fuir la poésie :
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Arrive enfin, je t'en supplie,
 Noir messenger dont Dieu se sert ;
 Corbeau qui sur les pas d'Elie,
 Emiettais du pain au désert,
 Portant la part que Dieu m'a faite,
 Arrive, il est temps... ; mais, hélas !
 Mort sans doute avec le prophète,
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

LES CLOCHES

Par ma fenêtre s'est enfuie
 L'Illusion, et pour jamais !
 Doux rêves, adieu : je m'ennuie
 Au son des cloches que j'aimais.
 D'interpréter leur babillage,
 Poète, à seize ans j'eus le don.
 Pour fêter le saint du village,
 Les cloches disaient : Allons donc,
 Arrivez donc !
 Arrivez donc !
 Arrivez donc !

Mais je suis peu dévot, et même
 Il me souvient d'avoir osé
 Faire un gai repas en carême,
 Repas d'amis bien arrosé.
 Hommes de Dieu, point de reproches ;
 Il excuse un jour d'abandon ;
 Puis... c'était la faute des cloches
 Qui nous répétaient : Allons donc :
 Grisez-vous donc !
 Grisez-vous donc !
 Grisez-vous donc !

Quand je donnai mon cœur à celle
 Qui n'en veut plus, et l'a toujours
 Le tocsin même et la crécelle
 Parlaient aux vents de nos amours.
 A l'ombre des bois, sur la mousse,
 Rêvant mieux que sur l'édredon,
 Nous entendions, de leur voix douce,
 Les cloches nous dire : Allons donc :
 Aimez-vous donc !
 Aimez-vous donc !
 Aimez-vous donc !

Puis j'arrivai, jeune et plein d'âme,
 Dans la grand'ville en pèlerin ;
 Le *Te Deum* de Notre-Dame
 Alors berçait un souverain ;
 Mais à fêter sa bienvenue
 Quand on fatiguait le bourdon,
 J'espérais, moi ; car, dans la nue,
 L'airain grommelait : Allons donc ;
 Armez-vous donc !
 Armez-vous donc !
 Armez-vous donc !

Pour moi tes cloches, pauvre France,
 N'ont plus un langage aussi clair ;
 D'amour, de gloire et d'espérance,
 Pour moi, rien ne parle dans l'air,
 Je n'entends comme tout le monde.
 Qu'un éternel drelin dindon.
 Que la république vous fonde !
 Cloches bavardes, allons donc
 Taisez-vous donc !
 Taisez-vous donc !
 Taisez-vous donc !

LE REVENANT

J'ai lu Pythagore, et souvent
 Je me confie
 A sa philosophie.
 Après la mort, son, flamme ou vent,
 Chose légère comme avant,
 J'aimerai ce que j'aime en vie.
 Fuyons un corps que nul ne bénira,
 Vers mon pays mon âme s'en ira.
 Si, rêveuse après mon trépas,
 Vous pleurez, Laure,
 Et visitez encore

Ces champs où croissaient sous nos pas
Des fleurs... que je ne voyais pas ;
A votre appel, sœur que j'adore,
Un feu follet en dansant vous suivra :
Pour vous aimer mon âme survivra.

Quand, sylphe joyeux des hivers
Le punch bleuâtre
Danse et rit devant l'âtre ;
Amis, si vous chantez les vers
Dont je parfumais vos desserts ;
Tour à tour plaintif ou folâtre,
Sur la montagne un écho s'entendra.
A vos chansons mon âme répondra.

Quand sonne enfin l'heure d'oser,
S'il vous arrive
Que la beauté craintive
Essaie encor de refuser
Et murmure sous le baiser ;
Emportant sa plainte tardive,
Un vent complice entre elle et vous fuira :
A vos amours mon âme sourira.

Je meurs ! et pourtant, Liberté,
Tu nous appelles
A des fêtes nouvelles.
Que ton chêne ressuscité
Sur ma fosse au moins soit planté !
Et, chantant et battant des ailes,
De branche en branche une fauvette ira :
A ton réveil mon âme applaudira.

J'ai lu Pythagore, et souvent
Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,

Chose légère comme avant,
 J'aimerais ce que j'aime en vie :
 Fuyant un corps que nul ne bénira,
 Vers mon pays mon âme s'en ira.

BORDEAUX

ODE

A M^{me} Emma Ferraud (1) de la Gironde.

Bordeaux, paradis de mes anges,
 Olympe de mes Dieux, Bordeaux,
 J'irai te chanter des louanges,
 La besace homérique au dos.

Sur le grand chemin noir de pluie
 Qu'un blanc rayon tombe et l'essuie,
 Et demain, troubadour piéton,
 Dans la haie aux grappes vermeilles
 Où dansent mes sœurs les abeilles
 Je veux me tailler un bâton.

Humble oiseau, ma voix tremble, il neige...
 Belle veuve du beau Ducos,
 Pour dire tes gloires, que n'ai-je
 Un luth fécond en mille échos !
 Vers ta rive qu'il a choisie
 Tout mon fleuve de poésie
 Bondirait, dévorant ses bords,
 Et chaque vague, chaque rime,
 Bordeaux, ferait le bruit sublime
 Que fait l'Océan dans tes ports.

Aux grands poètes ce grand rôle.
 Les pieds pendants au fil de l'eau,

(1) Sa plus fidèle amie à Paris.

Moi, j'aime à rêver sous un saule
Avec l'amante d'Othello ;
Et pourtant voici la semaine
Rouge d'une hécatombe humaine,
Rouge du sang de vingt héros
Qui jetaient, fiers et sans murmures,
Leurs belles têtes demi-mûres
Dans la corbeille des bourreaux.

J'ai caché de la Muse antique
L'autel proscrit dans mon grenier.
Je suis un païen de l'Attique
Comme Vergniaux et les Chénier.
Dans tes troupeaux à blanche laine,
O ma fermière châtelaine
Laisse-moi choisir deux agneaux ;
Deux agneaux noirs, car je veux faire
Un sacrifice funéraire
Aux mânes plaintifs de Vergniaux.

« Enfant, la Liberté momie
« De ton cœur vierge eut les primeurs ;
« Tu crois ton amante endormie ;
« Pauvre enfant, elle est morte... Meurs !
Ainsi, dans leur funèbre ronde
Les fantômes de ta Gironde
M'entraînaient lorsque je te vis,
Girondine, qui me répètes :
« J'aime à veiller sur les poètes :
« Espère en moi, poète, et vis.

Du pain que chaque jour m'apporte,
C'est par toi que je me nourris ;
C'est toi qui vas, de porte en porte,
Pour mes vers quêter un souris.
Contre moi si l'enfer se lève,
Sur le serpent tu mets comme Eve
Ton pied sacré, ton pied vainqueur.
Entre mes idoles jumelles

Oh ! viens donc, viens régner comme elles
 Dans le Panthéon de mon cœur.

Nos murs lépreux par ton haleine
 Sont à peine purifiés;
 Nos pavés sales ont à peine
 Poussé quelques fleurs sous tes pieds ;
 Et tu fuis, volage colombe,
 Tu fuis !... Si ton étoile en tombe,
 Hélas ! mon ciel sera bien noir :
 Où glaner un souris de femme ?
 A quelle âme allumer mon âme ?
 Dans quel œil bleu chercher l'espoir ?

Au pays que ta lyre honore
 J'irai, j'irai : déjà tu vois
 Comme au vent un roseau sonore,
 S'éveiller la mienne à ta voix,
 Toujours à ta nef voyageuse,
 Qu'elle fende une onde orageuse
 Ou se berce en un doux chemin,
 Toujours l'hymne pieux d'Horace !
 Toujours deux pieds nus sur la trace !
 Toujours deux lèvres sur ta main !

Bordeaux paradis de mes anges,
 Olympe de mes dieux, Bordeaux,
 J'irai te chanter des louanges,
 La besace homérique au dos.
 Sur le grand chemin noir de pluie
 Qu'un blanc rayon tombe et l'essuie ;
 Et demain, troubadour piéton,
 Dans la haie aux grappes vermeilles,
 Où dansent mes sœurs les abeilles,
 Je veux me tailler un bâton.

LACENAIRE POÈTE

... Mais, dira-t-on, il fait des vers ? — C'est donc une denrée bien rare que les vers ? J. J.

Quand il faisait des vers dans sa dernière veille,
 Crédule aux mille voix qui répétaient : Merveille !
 Il est donc vrai, disais-je, un poète voleur !
 Un poète assassin ! hélas ! et ma douleur
 Cherchait querelle à Dieu, qui voulut qu'en notre âge
 La sainte poésie essuyât cet outrage.
 Notre père Villon, que harcelait sans fin
 Ce démon tentateur qu'on appelle la *Faim*,
 Médita de son temps moins de vers que de ruses ;
 Salvator se jeta bandit dans les Abruzzes,
 Et, l'escopette au poing, bivouaquant sur les monts,
 Pour mieux peindre l'enfer, vécut chez les démons.
 Mais, autour du premier, de hauts voleurs sans nombre
 Consommaient au soleil ce qu'il tenait dans l'ombre,
 Et l'on dut pardonner au troubadour forain
 D'avoir, humble vassal, les goûts d'un suzerain.

De Masaniello le poétique élève
 Contre la tyrannie avait brisé son glaive,
 Et, pour sauver ses jours, le proscrit montagnard
 Des morceaux qui restaient dut se faire un poignard.
 Mais tuer sans combat, égorger qui sommeille,
 Ramasser un écu dans le sang d'une vieille,
 Et pouvoir dire après : Je suis poète !... Non !
 Car il ne suffit pas, pour mériter ce nom,
 D'emprunter au public de banales pensées
 Qu'on rejette au public en phrases cadencées :
 Le poète, amoureux du bien comme du beau,
 Attend deux avènements par delà le tombeau,
 Et riche, en vieillissant, de candeur enfantine,
 N'a rien à démêler avec la guillotine.
 Le poète ne voit qu'un seul bourreau de près :

Le Malheur ! ou, frappé par d'iniques arrêts,
 S'il meurt, c'est en martyr, et le ciel est en fête,
 Et personne ici-bas ne dit : Justice est faite !
 Interrogez Samson ; depuis qu'André Chénier
 D'un sang si précieux parfuma son panier,
 Jamais son doigt savant (Thémis en soit bénie !)
 Sur un front condamné ne palpa le génie.
 C'est un roi qu'un poète, et la hache des lois
 Tua Chénier du temps que l'on tuait les rois...

Mais chacun peut tracer des lignes parallèles,
 Accorder en duo des syllabes jumelles ;
 La rime, dont Boileau trouvait le joug pesant
 Au moindre appel (voyez !) obéit à présent,
 Et d'Arnolphe aujourd'hui la naïve écolière
 Au jeu du *Corbillon* ferait capot Molière
 Badaud qui, sur la foi d'un éloge odieux,
 Confonds l'argot du bague et la langue des dieux,
 Admires en tremblant Lacenaire, et souhaites
 Un baiser de sa veuve au dernier des poètes
 Admire et tremble moins ; sur ton crâne inégal
 La sottise en relief eût épouvanté Gall.
 Des rêves d'argent seuls ont troublé ton alcôve,
 L'arithmétique seule usa ta plume chauve :
 Eh bien ! pendant deux nuits bâille sur un Restaut
 Dors sur un Richelet, et tu pourras bientôt,
 Apprenti de la veille et déjà passé maître,
 Auner dans ton comptoir la strophe et l'hexamètre.

Et pourtant, tout Paris à l'assasin rimeur
 Sourit, et dévora ses vers dans leur primeur.
 Qu'un auteur affamé, pour tailler un volume,
 Fasse avec le poignard fraterniser la plume ;
 De vin et de biscuit, pour nourrir son caquet,
 Qu'on agace au perchoir l'horrible perroquet,
 Qu'on secoue un album teint de sang rime à rime,
 De l'argot en patois qu'on traduise le crime :
 Bien ! il faut que Paris ait du roman nouveau,
 Que Lacenaire mort renaisse in-octavo

Que la presse en travail donne un frère à *Justine*,
Et qu'on batte monnaie avec la guillotine!...
Mais, sans être argousin, bourreau ni romancier,
Aux veilles du cachot on vint s'associer.
Les mains de ce lépreux dégoûtant d'infamies
Tombaient à son réveil entre des mains amies,
Et les journaux du temps, souillés de ses envois,
A nous dire sa gloire enrrouaient leurs cent voix.
Pour enivrer cet homme et son pâle complice,
Si l'on eût annoncé, la veille du supplice,
A Paris, où l'hiver fait grêler tant de maux,
Un raout au profit des assassins jumeaux,
La charité dansante, avare de centimes,
Eût secoué de l'or à ce *bal des victimes*...
Que dis-je ? la comtesse, au sortir de son bain,
Caressait dans son cœur le hideux chérubin,
Et sous un pli coquet, à travers les gendarmes,
Lui glissait cachetée une aumône de larmes
O femmes de Paris ! sur son grabat désert
Un sourire de vous aurait sauvé Gilbert !

Et dans ses fils nombreux Gilbert respire encore ;
Il leur souffla, mourant, l'âme qui les dévore.
Ah ! sur tes sourds échos la lyre est sans pouvoir !
Il faut des condamnés à mort pour t'émouvoir,
Paris ! Eh bien ! écoute : ici, comme à Venise,
Un peuple condamné sous les plombs agonise.
Le Malheur, les prenant tombés du sein natal,
Marqua ces giaours de son cachet fatal,
Et sur leur front, depuis, glissant avec *Je t'aime* !
Nul baiser n'essuya cet infernal baptême.
Sans éveiller de bruits, sans prêtre à leurs côtés,
Ils vont mourir, ceux-là, durement cahotés.
Chaque jour les condamne, et, comme au roi qui passe,
A chaque lendemain ils demandent leur grâce.
L'Espérance, avocat à la magique voix,
Les traîne ainsi longtemps de pourvois en pourvois...
Mais, pareil au bourreau, qui vient et frappe à l'heure,
Le Suicide enfin les prend... et nul ne pleure ;

Nul ne mène le deuil vers le Champ du Potier,
Et le poète mort git là, mort tout entier...

Arrêtez-vous au bord de la fosse d'Escousse,
Enfants vieux de douleurs que son étoile y pousse.
Plus de chants, plus d'espoir : sur votre muse en deuil
Comment des éditeurs appeler le coup d'œil ?
Pour y saisir au vol une chanson, peut-être
Tous veillent maintenant au guichet de Bicêtre,
Et le public, sans foi dans vos noms sans crédit,
S'abonne chez Darmaing au scandale inédit...
Mais votre impatience en frémissant m'écoute ;
Vous paîriez sans murmure un grand nom, quoi qu'il coûte ;
Eh bien ! pour éblouir et fixer le regard,
Secouez devant vous les éclairs d'un poignard :
Marchez, frappez, d'un meurtre ensanglantez les rues ;
Devant la Renommée et la garde accourues,
Fiers, et pour piédestal prenant un corps humain,
Relevez-vous alors, des chansons à la main !

A MÉDOR

Heureux Médor, si j'ai bonne mémoire,
Je t'ai connu jadis maigre et hideux ;
Chien sans pâtée, et poète sans gloire,
Dans le ruisseau nous barbotions tous deux.
Lorsqu'à mes chants si peu d'échos s'émeuvent,
Lorsque du ciel mon pain tombe à regret,
A tes abois Dieu sourit, les os pleuvent :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux chiens lépreux, oui, le malheur m'égale :
Battu des vents, par la foule outragé,
Si je caresse, on a peur de la gale ;
Si j'égratigne, on m'appelle enragé.
Pour qu'au bonheur je puisse enfin renaître,
Dieu sait pourtant qu'un peu d'or suffirait ;

Bien peu... celui de ton collier, peut-être :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

J'eus comme toi mes longs jours de paresse,
Un lit moelleux et de friands morceaux,
J'ai frissonné sous plus d'une caresse,
D'abois moqueurs j'ai talonné les sots.
Puis, dans la foule où l'on pousse, où l'on beugle,
J'ai vu s'enfuir Plutus qui s'égarait :
Pour devenir le chien de cet aveugle,
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux dominos sais-tu comment l'on triche ?
Nouveau Pâris arbitre de beauté,
As-tu donné la pomme à la plus riche,
Fait le gentil, fait le mort, ou sauté ?
Ton sort est beau : moi, chien d'humeur bizarre,
Pour égayer le Riche à son banquet,
Je ne sais rien... rien que flatter Lazare
Chien parvenu, donne-moi ton secret,

Tombé, dit-on, dans un pays de fées,
Dont ta laideur mit le peuple en émoi,
On essuya tes pattes réchauffées,
De blanches mains te bercèrent ; mais moi !...
Chien trop crotté pour que la beauté m'aime,
Si j'entraïis là, le pied me balâirait,
Hué de tous, et mordu par toi-même :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

LES VOLEURS

Dame justice a fait merveille !
Disais-je, croyant voir un jour
Douze voleurs, libres la veille,
Bâiller captifs devant la cour.
Avant que l'écrîteau d'usage

A leur pilori soit collé,
 Lavater sur leur plat visage
 Lirait déjà qu'ils ont volé.

Cet homme au front chauve, à l'œil terne,
 Est un usurier bien connu ;
 Le passant, qui dans sa caverne
 Entre affamé, sort demi-nu.
 Au front d'airain, au cœur de roche,
 Il rit du pauvre désolé,
 L'infâme !... et jusque dans ma poche
 Il a volé, volé, volé.

Ce petit drôle, qui regarde
 Les poches du voisin souvent ;
 (Monsieur Guillaume, prenez garde !)
 C'est Patelin toujours vivant,
 Pour orner le drap qu'il dérobe
 L'autre jour même il a collé
 Un ruban rouge sur sa robe...
 Il a volé, volé, volé.

Voilà des fournisseurs d'armée :
 Lorsqu'aux pieds d'un vainqueur tremblant
 La France tombait, renfermée
 Vivante dans un linceul blanc ;
 Ces alchimistes, pêle-mêle,
 Autour du soldat immolé,
 Soufflaient de l'or dans la gamelle .
 Ils ont volé, volé, volé.

Salut au baron de Wormspire !
 Littérateur, *blagueur*, voleur,
 Sur le Parnasse, dès l'empire,
 Il a fait métier d'oiseleur.
 Méfiez-vous, s'il vous accueille,
 Frères, tout poème envolé
 S'est pris l'aile à son portefeuille :
 Il a volé, volé, volé.

Mais las ! l'erreur était complète :
 Mon voisin Prudhomme l'expert,
 Où je croyais voir la sellette
 M'indiqua les jurés au pair ;
 Et tous ces voleurs qu'entre mille
 Au bague on eut dit racolés,
 Y jetaient un gueux sans asile
 Pour de l'air et du pain volés.

M. PAILLARD

Et flon, flon, flon, miserere,
 Monsieur Paillard est enterré.

Adieu, père de la commune,
 Dit le Bossuet du moment ;
 Mais au défunt gardant rancune,
 Le pauvre dit gaiement :

Et flon, flon, flon, miserere,
 Monsieur Paillard est enterré.

Traitant la misère en vassale,
 Premier magistrat du canton,
 Aux pauvresses, de sa main sale,
 Monseigneur prenait le menton.

Et flon, flon, etc.

Lui volaient-elles noix ou pomme,
 Sous le pommier, sous le noyer,
 A l'instant même le digne homme
 Les jetait bas pour se payer.

*Et flon, flon, etc.

Fredonnant de sa voix de chantre,
 Flânait-il dans quelque dessein,
 Ses breloques sur son gros ventre
 A l'entour sonnaient le tocsin.

Et flon, flon, etc.

Jacques, défends-lui bien ta porte,
 De peur qu'au logis, en tremblant,
 Ta femme, cet hiver, n'apporte
 De l'infamie et du pain blanc.

Et flon, flon, etc.

A la vertu la mieux armée,
 L'or en main, portant des défis,
 Il tente la mère affamée
 Auprès du berceau de son fils.

Et flon, flon, etc.

Puis quand il a, sans rien débattre,
 Payé son triomphe insolent,
 Il se dit, fier comme Henri quatre :
 Tudieu, je suis un vert-galant !

.

Et flon, flon, flon, miserere,
 Monsieur Paillard est enterré,

RÉPONSE A UNE INVITATION

Sur l'adresse de cette lettre
Quelle erreur fit tomber mon nom ?
Est-ce bien moi qu'on daigne admettre
Aux plaisirs brillants d'un salon ?
Où la mode commande en reine,
Hélas ! on m'accueillerait mal.
Je suis moins heureux que Sedaine...
Non, non, je n'irai pas au bal.

Là, sous les lois de l'étiquette
Il faut plier à tout moment :
Chaque pas est une courbette,
Et chaque phrase un compliment.
Moi, j'ose, dans mes épigrammes,
Contester, en vrai libéral,
L'empire absolu même aux femmes :
Non, non, je n'irai pas au bal.

Aurais-je assez de patience
Pour souffrir, sans les bafouer,
Ces beaux esprits, dont la science
Se borne à l'art de saluer ?
Contre les clercs qui font merveilles,
Un bon mot peut m'être fatal ;
Tous ces messieurs ont des oreilles :
Non, non, je n'irai pas au bal.

Lorsque les fléaux de la vie
Sur mes pas pleuvaient tour à tour
Dans les bras de la poésie
J'échappais du moins à l'amour.
Mais tremblons ! partout on répète
Que sous le voile nuptial,
Une Grâce ornera la fête :
Non, non, je n'irai pas au bal.

LA CONFESSION

Quoi ! tu l'as dit, plus d'amours à ta suite !
 Quoi ! tu voudrais, t'effeuillant sous la croix,
 Rose, ma Rose, égayer un jésuite,
 De tes péchés, un peu des miens, je crois !
 Ah ! pêche encor, pécheresse gentille :
 Et si nos cœurs de quelque ennui sont lourds,
 Couple fervent, l'un à l'autre et sans grille,
 Confessons-nous, confessons-nous toujours.

Jeunes beautés, avec les hirondelles
 Quand vous voyez les sylphes accourir,
 Lorsqu'au doux bruit de leurs battements d'ailes
 Vous vous sentez défaillir et mourir.,
 Pas n'est besoin contre un charme éphémère
 Du beau curé ni de ses beaux discours :
 Cœurs de seize ans, au cœur de votre mère
 Confessez-vous, confessez-vous toujours.

Mais, tôt ou tard, l'hymen, l'hymen despote . . .
 A vos beaux yeux enseignera les pleurs,

.

Qu'en suppliant alors Trilby s'arrête,
 Un soir d'orage au coin de votre feu,
 Grondez bien bas... puis, après la tempête,
 Confessez-vous, confessez-vous à Dieu.

Vous qui marchez pieds nus et, sur la route,
 Dans le ruisseau trempez votre pain noir,
 Vous qui chantez sans que la dame écoute,
 Là-bas, penchée au balcon du manoir ;
 Vous qui rêvez amour, gloire, chimère,
 Puis, au réveil, le cœur battant d'effroi, !
 Les bras tendus, vous écriez : Ma mère !...
 Confessez-vous, confessez-vous à moi.

Mainte blessure à l'ami le plus tendre
 Souvent échappe et saigne à l'abandon ;
 Souvent pour l'homme il serait doux d'entendre
 Au nom de Dieu sonner le mot pardon ;
 Mais la soutane a balayé la fange,
 Mais *le péché frétille par-dessous*.
 Quand tu verras tomber du ciel un ange ;
 Avertis-moi, Rose, et confessons-nous.
 Vite à ses pieds, vite confessons-nous.

FABLE

« Que je suis bien sous mon ciel de cristal !
 A me nourrir la terre est épuisée ;
 A moi chaleur et lumière et rosée :
 Certes, je suis un noble végétal ! »
 Ainsi parlait maint cornichon sous verre :
 Le jardinier passe, et, d'un ton sévère,
 A ces vantards dit : « Taisez-vous, mes fils :
 Un coup de vent peut briser votre cloche :
 Vous mûrissez, et le bocal approche ;
 Encore un jour, et vous serez confits. »

Hélas ! hélas ! philosophe astronome,
 D'un ciel étroit coiffés, quand nous marchons,
 Fiers et clamant : « L'homme est tout, gloire à l'homme,
 Dieu tonne et dit : « Taisez-vous, cornichons ! »

L'ISOLEMENT

ÉLÉGIE

*A madame ***.*

De mon riche avenir vous voilà créancière,
 Madame ; quand l'oubli me jetait en poussière,
 Sur moi, poète obscur, l'autre jour en passant,

Vous laissâtes tomber un mot compatissant.
Un mot, voilà tout... mais, quand vous fûtes passée,
Cette parole d'or, oh ! je l'ai ramassée.
J'ai caché dans mon sein ma relique, et depuis,
Je la porte les jours, je la baise les nuits.
Si ma reconnaissance avec délire éclate,
Si mon baiser brutal mord la main qui me flatte,
Madame, pardonnez, c'est que voilà deux ans
(Et deux ans à porter tout seul sont bien pesants !
Qu'aux tourments de mon cœur nul cœur ne s'associe,
Et j'avais oublié comment on remercie.
J'ai supporté deux ans le mépris et la faim
Sans mêler de blasphème à ma plainte sans fin.
Je disais résigné : Lorsque Dieu fait un homme,
De ses bonheurs futurs il lui compte la somme :
« Prends lui dit-il, et marche ; » et moi, dès le départ,
Prodigue voyageur, j'ai dévoré ma part.

Enfant, j'ai vu passer dans ma vague mémoire
Des prêtres qui chantaient sur une bière noire ;
A travers les sanglots, de moment en moment,
Un nom cher m'arrivait .. mais ce souvenir ment,
Car de l'école à peine eus-je franchi les grilles,
Que je tombai joyeux aux bras de deux familles,
Moi qui la veille, hélas ! rêvant un autre accueil,
Me croyais orphelin sur la foi d'un cercueil.
Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.
J'ai rêvé le bonheur, mais le rêve fut court...
L'ange qui me berçait trouva le fardeau lourd,
Et, pour monter à Dieu dans son vol solitaire,
Me laissa retomber tout meurtri sur la terre,
Où depuis mon regard dans l'horizon lointain
Plongeait sans voir venir le bon Samaritain,
Je veux bien acquitter mes dettes amassées,
Et payer en douleurs mes délices passées,
Dieu ! mais puisque ta loi défend de murmurer,
Fais-nous donc des tourments que l'on puisse endurer
La Pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute ;

Je l'aime, c'est ma sœur ; la Faim, sans qu'il en coûte
Une heure à mon sommeil, un vers à mes chansons,
Entre et s'assied chez moi, car nous nous connaissons.

Je n'ai pas convoité sur mon lit d'agonie
L'or du voisin qui sonne avec tant d'ironie ;
Ce qu'il me faut à moi ce n'est pas seulement
Le vin de la vendange et le pain de froment ;
Ma prière avant tout demande à Dieu pour vivre
Le pain qui nourrit l'âme et le vin qui l'enivre ;
L'amour !... Et je suis seul, déjà seul, quand j'entends
Frémir encor l'airain qui m'a sonné vingt ans !
La fatigue m'endort et le besoin m'éveille
Sans qu'un souhait ami caresse mon oreille,
Quand j'allais au printemps chercher dans vos jardins
Un sentier vierge encor du pied des citadins,
Sur mon cœur solitaire et qu'un vague amour tue
J'ai pressé bien souvent un socle de statue ;
Et, miracle du ciel ! bien souvent j'ai cru voir
La froide Galatée en mes bras s'émouvoir,
Voir des pleurs de pitié pendus à sa paupière,
Voir des souris éclos de ses lèvres de pierre ;
Et quand ma plainte au marbre inspirait tant d'émoi,
Les cœurs vivants restaient pétrifiés pour moi !
Oh ! voilà le tourment auquel rien n'habitué,
Qui dévore les nuits et les jours, et qui tue.
Ce supplice inouï, quand je vous le nommais,
Vous ne compreniez pas : ne comprenez jamais,
Madame !... Au grand désert de votre capitale,
L'homme seul, voyez-vous, c'est l'antique Tantale ;
C'est le serpent coupé, vivace et bondissant,
Dont chaque tronçon veuf poursuit son frère absent ;
C'est l'homme enseveli tout vivant dans la tombe,
Qui se réveille au bruit de la terre qui tombe,
Et, hurlant des appels que le ver entend seul,
Se débat convulsif dans les plis du linceul.
Mais au bonheur, après cette agonie amère,
Vous m'avez fait renaître, et vous êtes ma mère.
Pour me guérir enfin du coup qui m'étourdit,

Il ne fallait qu'un mot : ce mot, vous l'avez dit :
 Et tout à coup voyez comme le charme opère :
 « Courage ! » et je suis fort : « Espérance ! » et j'espère ;
 Et d'un sommeil fiévreux je me réveille sain,
 Honteux de ne pouvoir payer le médecin.
 Oh ! patience ! un jour j'acquitterai ma dette ;
 J'ignore quel sera mon destin de poète :
 Dois-je, tendant ma coupe à l'Amour échanson,
 De l'écume qui tombe arroser la chanson ;
 Phalène qui tournoie à l'éclair d'une épée,
 Irai-je dans le sang picorer l'épopée,
 Cueillir la blanche idylle en fleur dans le hameau,
 Ou du saule pleureur effeuiller un rameau.
 Je doute encore ; mais cette moisson de gloire,
 Vous l'aurez fait éclore, et j'ai longue mémoire,
 Et, de mon frais butin parfumant vos genoux,
 « Prenez, dirai-je alors : tout cela, c'est à vous '...

SOYEZ BÉNIE

Je soupirais, triste et malade :
 « Que sont devenus le fuseau,
 Et le baiser et la ballade
 Qui m'endormaient dans mon berceau ? »
 Mes pleurs coulaient... lorsqu'une enchanteresse
 Me dit : « Enfant, verse-les dans mon sein. »
 Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
 Donne une mère à l'orphelin !

Je répétais : « Du moins que n'ai-je
 Ton bras pour guide et pour appui.
 Frère (1) qu'en un linceul de neige
 Le vent du Nord berce aujourd'hui !... »
 Mais, tout à coup, une chaste caresse
 Sur mon front pâle essuya le chagrin :

(1) Moreau n'avait pas de frère.

Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
 Donne une sœur à l'orphelin.

En vain, ardent à me poursuivre.
 Le destin flétrit mes beaux jours ;
 De tous les bonheurs je m'enivre,
 Car j'aime de tous les amours.

L'astre charmant levé sur ma jeunesse
 Promet encor d'échauffer mon déclin ;
 Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
 Est le trésor de l'orphelin !

SUR LA MORT

D'UNE COUSINE DE SEPT ANS

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
 T'ennuyait de leçons, que, sur toi rose et fraîche,
 Le noir oiseau des morts planait inaperçu :
 Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
 Où tu jouais hier te verrait passer morte...
 Hélas ! si j'avais su !

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
 Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
 Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
 Et j'aurais fait venir dans ta petite vie !
 Un trésor de bonheur immense... à faire envie
 Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière
 Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
 Dans les bois pleins de chants, de parfums et d'amour,
 J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille ;
 Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
 N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
 D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,

De magots, de pantins, minuit sonnant accourt,
 An milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
 Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
 Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;
 Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclorre,
 Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
 De tes petites mains je vis tomber le livre ;
 Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
 Hélas ! si j'avais su !

L'ENFANT MAUDIT

CONTE

*A mon jeune ami Paul B***.*

Autrefois dans Bagdad, la ville des merveilles,
 Grandissait Abdallah, fils du cheik El-Modi,
 Que les derviches et les vieilles,
 Dont ses propos moqueurs échauffaient les oreilles,
 Nommaient dans leur colère : Abdallah-le-Maudit

Il n'avait, orphelin, ni mère ni sœur tendre,
 Hélas ! pour l'enchaîner doucement au devoir,
 Pour payer son travail par les baisers du soir.
 Ou punir sa paresse en les faisant attendre,
 Une mère, une sœur, c'est le premier des biens :
 Vous le savez, enfant... et moi, je m'en souviens !

Passé encor s'il n'eût fait qu'agacer par derrière
 Le derviche immobile en son culte fervent
 Et lui tirer la barbe, ou bourrer de poussière
 La pipe du soldat qui dormait en plein vent ;
 Mais gourmand et voleur !... oui, j'ai lu dans l'histoire
 Qu'il aimait un peu trop la figue et le raisin
 Du voisin ;

Fécond en malins tours, il y mettait sa gloire,
 Et cadis, marchands, bateleurs,
 Dit-on, se méfiaient de lui les jours de foire
 Plus que des *Quarante voleurs* !

Las enfin d'en gémir, à sa folle conduite
 Un vieil oncle l'abandonna ;
 D'Abdallah-le-Maudit chacun se détourna ;
 Le bruit seul de ses pas mettait les jeux en fuite.
 Il réfléchit alors : la voix qu'il étouffait,
 Cette compagne intérieure
 Qui chante de joie ou qui pleure,
 Suivant qu'on a bien ou mal fait,
 La Conscience en lui gronda, juge implacable.

Alors dans le désert un saint homme vivait
 D'aumône et d'eau, n'ayant que le roc pour chevet ;
 Et, pleine de pardons, dans sa main vénérable
 Les répandait sur un coupable,
 A l'arrêt inspiré toujours Dieu souscrivait :
 « Il me pardonnera sans doute
 S'il pardonne au remords, » dit l'enfant ; et voilà
 Au milieu du désert ses petits pieds en route : —
 Le désert est bien grand ! Dieu conduise Abdallah !

Le désert est bien grand, et presque infranchissable :
 C'est un champ de poussière et de feu : rien n'y croît,
 Ni mûres ni bluets, enfants, et l'on n'y voit
 Que du soleil et que du sable.
 Tantôt d'un rocher caverneux,
 Aux pieds du voyageur égaré dans l'espace,
 Un boa sort, fouettant la terre de ses nœuds ;
 Tantôt c'est un lion qui passe,
 Calme et superbe, avec de la chair vive aux dents,
 Et de gros yeux pareils à des charbons ardents.

A travers le soleil, et les vents, et l'orage,
 Notre pénitent va, n'ayant pour tout fardeau
 Qu'un gâteau de maïs, un bâton de voyage
 Et, pendante au côté, sa gourde pleine d'eau.

Mais voilà qu'au désert un cri mourant l'implore :
 C'était un pauvre chien qui, sur le sable ardent,
 Dévoré par la soif, hurlait en le mordant.
 La route à parcourir était bien longue encore :
 Sa gourde résonnait à moitié vide : eh bien !
 Il en épuisa l'eau dans la gueule du chien ;
 Et le chien bondissant, tout joyeux de renaître,
 Dit par une caresse : « Abdallah, sois mon maître. »

Il marche, il marche encor, puis s'arrête, voyant
 Son nouveau compagnon trembler en aboyant :
 Un serpent au soleil se dressait sur sa queue ;
 Le serpent-roi, celui qu'on appelle Devin ;
 Et, sous les mille éclairs de son écaille bleue,
 Un oiseau fasciné se débattait en vain.
 Notre héros s'élance, invoque le prophète,
 Et, fort de sa pitié, fort du secours divin,
 Frappe à coups redoublés le monstre sur la tête.
 Le Devin se tordit sur le sable et siffla,
 Puis mourut aux pieds d'Abdallah.

Le vainqueur dans son sein met l'oiseau, sa conquête,
 Et le baise, endormi sur ce mol oreiller,
 Doucement, doucement, de peur de l'éveiller.

Le voilà parvenu devant la grotte sainte,
 Enfin !... et sur le seuil il hésite, n'osant
 Lui coupable et poudreux, profaner cette enceinte ;
 Mais, ô surprise ! aux pieds du vieillard imposant,
 Quand le Maudit courbait la tête,
 Le chien qui le suivait à la porte gratta,
 L'oiseau battit de l'aile au réveil et chanta ;
 Et le saint comprit tout, car il était prophète.
 Sur le front du pécheur alors il étendit
 Ses deux mains tremblantes et dit :

« Levez-vous, Abdallah : Dieu pardonne et vous aime ;
 En paix avec le ciel, en paix avec vous-même,
 Allez : vous n'êtes plus Abdallah-le-Maudit.

Pour que Dieu le bénisse, un enfant doit soumettre.
 Ses caprices mutins aux volontés d'un maître :
 Il doit n'être gourmand, espiègle ni moqueur ;
 Mais sur les vertus les plus hautes
 Ce qui l'emporte, et peut racheter bien des fautes,
 Ne l'oubliez jamais, enfant : c'est un bon cœur ! »

LES SIGNES DE CROIX

Là-bas, là-bas, dans la forêt bretonne,
 Un vieux château pend au flanc d'un rocher ;
 Là des enfers le chœur danse et détonne,
 Les pèlerins n'osent en approcher.

Sur le manoir

Volent en cercle noir

Mille oiseaux de malheur...

Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

D'un châtelain arborant la bannière,
 Satan triomphe en ce séjour de mort
 La jeune Iseult languit sa prisonnière :
 Tu cèderas, dit-il, ou, par la mort... !

Par le saint nom

Elle a juré que non,

Il bondit de fureur...

Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur

Fort à propos un cor d'ivoire sonne :
 C'est Enguerrand le vaillant paladin ;
 Mais en champ clos Satan ne craint personne.
 La fleur des preux va périr, quand soudain
 Iseult lui dit :

Signe toi, le maudit

Faiblira de terreur...

Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur

Il s'est signé trois fois, trois cris d'alarme
 Ont frappé l'air, et Satan s'est enfui.

De nos exploits, dit le preux qu'on désarme,
Grâce à l'amour, payons-nous aujourd'hui.

Il dit, mais las !

Le héros et bien las.

La vierge est dans sa fleur...

Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Il traite un peu sa grand'dame en fillette,

Puis tout à coup se lève, au désespoir :

Du diable soit le noueur d'aiguillette !

Il m'a charmé : damoiselle, au revoir !

Mais restant coi,

Iseult dit : Signe-toi,

Mon doux maître et seigneur...

Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

A cette voix dont il connaît l'empire,

Il obéit, se signe, et fait si bien,

Que douze fois la colombe soupire,

Honneur, amour au chevalier chrétien.

Et douze fois

L'écho joyeux des bois

Répète : amour, honneur...

Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

Oui, j'ai grand peur que ce récit n'éveille

En certain lieu des regrets superflus :

Si ma chanson, Rose, vous émerveille,

Si, prenant goût aux exploits des élus,

Vous vous flattez

De les voir imités

Par moi, pauvre pécheur,

Hélas, ma bonne, hélas, que j'ai grand'peur !

UN QUART D'HEURE DE DÉVOTION

Vous demandez, amis, comment s'est échappée
De ma plume profane, une sainte épopée ?
Ecoutez, l'âme en deuil, et la tristesse au front,
Un soir, je visitai Saint-Etienne du Mont.

A cette heure sacrée, heure où la nuit commence,
Quelques rares chrétiens peuplent seuls l'ombre immense.
C'est l'enfant à la bouche encor blanche de lait,
Qui dans ses doigts vermeils égrène un chapelet,
Et semble demander, dans sa fraîche prière,
Un souris fraternel aux chérubins de pierre ;
La pâle mère en deuil, devant un crucifix,
Au vainqueur de la mort redemandant son fils ;

Le vieillard qui, mourant, de ses lourdes sandales,
Comme pour dire, *ouvrez*, heurte aux funèbres dalles
Et prêt à s'endormir de son dernier sommeil
Aux pieds de Jésus-Christ s'étend comme au soleil.
Mais plus souvent, hélas ! c'est l'artiste profane
Contemplant aux piliers l'acanthé qui se fane,
Admirant des couleurs sur la toile où revit
Le fait miraculeux qu'un siècle expiré vit.
Epoussetant de l'œil chaque peinture usée,
Et du seuil à la nef, parcourant un musée.
Au milieu des autels qui s'écroulent partout,
L'autel païen des arts est seul resté debout.

Et la rougeur au front, je l'avoûrai moi-même,
Qui suspends à la croix l'ex-voto d'un poème,
Dans le temple, au hasard, j'aventurais mes pas
Et j'effleurais l'autel et je ne priais pas.

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,

Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
 Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes
 Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
 Complice des docteurs et des pharisiens,
 J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens.
 Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
 Arrachant une croix à la coupole veuve,
 Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol
 De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.
 Mais de vagues remords assailli de bonne heure :
 Où puiser, ai-je dit, la paix intérieure !
 Où marcher dans la nuit sans étoiles aux cieux,
 Et sans guide ici-bas ? Enfants insoucieux,
 Les uns, pour ne rien voir des hommes ni des choses,
 Abaissant sur leur front leurs couronnes de roses ;
 D'autres en proclamant l'idole liberté,
 Sous le glaive légal tombent avec fierté,
 Et promettent, mourants, de leur voix fatidique
 Au Teutathès moderne, un culte druidique ;
 Ou soufflant la terreur sur l'Eglise et l'Etat,
 Tonnent bruyants échos autour de l'apostat,
 Qui, disciple du Christ, au front sanglant du maître
 Posa le bonnet rouge, avec ses mains de prêtre.
 Combien de jeunes cœurs que le doute rongea !
 Combien de jeunes fronts qu'il sillonne déjà !
 Le doute aussi m'accable, hélas, et j'y succombe :
 Mon âme fatiguée est comme la colombe
 Sur le flot du désert égarant son essor ;
 Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor...

Ces mille souvenirs couraient dans ma mémoire,
 Et je balbutiai : « Seigneur, faites-moi croire. »
 Quand soudain sur mon front passa ce vent glacé
 Qui sur le front de Job autrefois a passé.
 Le vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,
 Et soudain je sentis que je gardais encore
 Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
 Un peu de vieille foi, parfum évaporé
 Cependant mon genou, fléchi par la prière,

Se heurta contre un livre oublié sur la pierre,
 Et la secrète voix qui parle aux cœurs élus
 Murmura dans le mien : « *Prends, et lis,* » et je lus
 Je lus avec amour ces quatre chants sublimes,
 Dont l'auteur s'est voilé de quatre pseudonymes,
 Mais où sur chaque mot le poète à dessein
 Imprima son génie à défaut de son seing.
 Page de vérité, qu'à sa ligne dernière,
 Le Golgotha tremblant s'abla de sa poussière.
 Quand je me relevai plus léger de remords,
 Comme au dedans de moi, c'était fête au dehors.
 La vitre occidentale allumant sa rosace
 D'une langue de feu m'illumina la face.
 Les deux blancs chérubins levant leur front courb
 Avec plus de ferveur prièrent au jubé ;
 Et l'orgue s'éveillant sous un doigt invisible
 D'un long et doux murmure emplit la nef paisible

Et je versai des pleurs, et reconquis à Dieu,
 Au tombeau de Racine alors je fis un vœu.

Ce vœu, je l'accomplis, en écrivant ces pages.
 Les temps étaient passés des saints pèlerinages.
 Je ne pouvais aller, courbé sous le bourdon,
 Boire au Jourdain captif le céleste pardon ;
 Au rivage où fleurit la parole divine
 Ma muse ira du moins. Pars, muse pèlerine,
 Conduite à Bethléem par l'étoile des rois,
 Au Gloria des cieux mêle ta douce voix ;
 Rallume l'âtre éteint de Marthe et de Marie ;
 Consulte le voyant au puits de Samarie ;
 Et fidèle au gibet de ton Dieu méconnu,
 Sous le sang rédempteur prosterne ton front nu,
 Puis, malgré l'incrédule et ses bruits de risée,
 Relève fièrement la tête baptisée.

Dieu bénira mes chants ; sur les autels divers
 Puisqu'on sème des fleurs on peut jeter des vers.
 Depuis le temps antique, où vibrait à tes fêtes

La harpe de David et des anciens prophètes,
 N'est-ce pas, ô Seigneur, un encens précieux
 Que l'encens du poète ? et les anges des cieux,
 Ne se courbaient-ils pas, avides, pour entendre
 Jean Racine toucher son luth pieux et tendre,
 Quand il eut pour le cloître abandonné les cours
 Et dans ton amour pur éteint tous ses amours ?
 Et puis, mon grain d'encens, qui sait, fera peut-être
 Pétiller l'urne éteinte entre les mains du prêtre.

J'ai dans mes souvenirs un fabliau bien vieux
 Dont, au bruit de la mer et des vents pluvieux,
 Mon aïeule bretonne, à la voix sibylline,
 Berçait pendant la nuit mon enfance orpheline.
 Un jour, Dieu sait pourquoi, l'élément nourricier
 Qui prodigue la vie à ce limon grossier,
 Le feu manqua dans l'air ; la nature vivante
 Tressaillit tout à coup de froid et d'épouvante.

Les oiseaux qu'un vent noir chassait en tourbillons
 Désertaient effarés les bois et les vallons.
 Plus cruels, de terreur dans l'atmosphère humide
 Les vautours se battaient. Le rossignol timide
 Dit sa chanson de mort, et, lorsqu'elle finit,
 Se cache résigné, la tête dans son nid.
 Fatigué d'un long vol, l'oiseau porte-tonnerre
 Replia sa grande aile et dormit dans son aire.
 Seul pour sauver le monde agonisant déjà,
 Le petit roitelet voltigea, voltigea
 Jusqu'au sommet des cieux ; mais, couvert d'étincelles
 A l'élément conquis il se brûla les ailes.
 Et dans les bois chantant, pour le bénir en chœur,

Le Prométhée obscur tomba mort et vainqueur.
 Que je succombe ou non à l'œuvre expiatoire,
 A celui qui m'inspire, à Dieu *louange et gloire !*
 Quand la brise du soir, en passant à travers
 L'orgue du marécage, aux mille tuyaux verts,
 En pousse vers le ciel une plainte touchante,

Voyageur, ne dis pas : « Gloire au roseau qui chante. »
 Mais le foulant aux pieds, dis : Gloire au Dieu vivant
 Qui féconde la boue et qui commande au vent !

LA SŒUR DU TASSE

Dans l'ombre de mon cœur mes
 plus fraîches amours. Mes
 amours de seize ans refleuriront
 toujours. BRIZEUX.

Oh ! bien avant Mercœur, la Sapho de la Loire,
 Le poète a servi de pâture à la gloire,
 Sphinx dévorant qui veille aux portes de Paris ;
 Et peut-être (qui sait ?) de la chambre où j'écris
 Le Tasse un jour fut l'hôte, et ma table de hêtre
 Boiteuse, sous son coude a chancelé peut-être,
 Assis sur l'escabeau, peut-être, où je m'assieds,
 Il écoutait Paris bourdonner à ses pieds,
 Et pensif, arrêtant chaque nue au passage,
 Pour son pays lointain la chargeait d'un message.
 Il ne l'envoyait pas à Ferrare, où pourtant
 Aux genoux d'une Armide il dormit un instant ;
 Non : sa blessure au cœur était enfin guérie :
 Non, mais il soupirait : « Loïsa, sœur chérie,
 Mes premières amours, que faites-vous là-bas ?
 Quand je jette au Destin le gage des combats,
 Dame de ma pensée, au Christ d'un oratoire
 Sans doute vos soupirs demandent ma victoire.
 Oh ! priez : veuf de vous, mon cœur n'a point vécu ;
 Mais je ne reviendrai qu'après avoir vaincu.
 Vous sauriez bien encor, généreuse en silence,
 De votre pauvreté me faire une opulence ;
 Mais pour dot à ma sœur je n'irai plus offrir
 Mon trésor de misère, et je saurai souffrir,
 La Poésie aidant !... pour conduire ma plume,
 Seul flambeau de mes nuits, quand l'œil d'un chat s'allume.
 Des chœurs d'esprits follets, poétiques sabbats,

Viennent fleurir sous moi la paille des grabats ;
 Des palmiers, des drapeaux frissonnent sur ma joue,
 Salut, bel Orient ! adieu, Paris de boue !
 Chevaliers, ouvrez-moi vos rangs hospitaliers ;
 Pour le Christ et l'honneur, combattons, chevaliers ;...
 Puis, vient l'Amour Protée et ses métamorphoses :
 Renaud, l'homme de fer, se rouille sur des roses ;
 Clorinde l'infidèle expire, et son amant
 Baptise avec ses pleurs un front pâle et charmant.
 Mais l'Illusion fuit le jour qui l'intimide ;
 Il brille, et tout s'en va : les preux, Clorinde, Armide.
 Les armes, les drapeaux, les palmiers, tout enfin,
 Tout : il ne reste là qu'un poète et la Faim...

Oh ! Sorrente, Sorrente ! et, sur la plage verte,
 Une blanche villa que le pampre a couverte ;
 Un banc sous l'oranger d'où tombe la fraîcheur,
 Et là nos entretiens si doux que le pêcheur
 S'écriait quand le son en frappait son oreille :
 « Longue nuit, longs amours aux époux de la veille ! »

La Fièvre n'osait plus s'asseoir à mon chevet ;
 Même avant la douleur le remède arrivait ;
 Vous jugiez mes travaux, querelliez ma paresse ;
 Et toujours sur mon front pendait une caresse.
 Souvent mon cœur, saisi d'un prophétique émoi,
 Me révélait quelqu'un debout derrière moi ;
 Puis, sur mes yeux tombait une main enfantine ;
 Puis, entre deux baisers, on me disait : Devine !
 Je devinais toujours ! des parfums inconnus
 Annonçaient aux païens l'invisible Vénus.
 Ainsi, quand un nuage à mes yeux vous dérobe,
 De vos cheveux bouclés, des plis de votre robe,
 Je ne sais quel parfum d'une exquise douceur
 Se répand et m'enivre, et vous trahit, ma sœur !

Aussi, j'ai bien souvent frémi d'un doute étrange,
 Et les yeux sur vos yeux dit : « Est-ce pas un ange ?
 « Pendant que je suivais là-bas un paladin,

« Le deuil sur la maison est-il tombé soudain ?
 « Derrière moi, sans bruit, la vieille Alix a-t-elle
 « Dans un linceul furtif cousu ma sœur mortelle ?
 « Et, pour tromper mon cœur, cet ange au front si beau,
 « Daigna-t-il emprunter un nom sur un tombeau ? »

Des bienfaits prodigués par votre amour céleste,
 Dût cet amour s'éteindre, un souvenir me reste,
 Et ce long souvenir est encore un bienfait ;
 Oui, ce que vous faisiez, votre image le fait :
 Par le méchant qui règne et le sot qui prospère
 Coudoyé, si je pleure et si je désespère,
 Elle est là : son souris me défend de pleurer ;
 Son œil ardent de foi m'ordonne d'espérer.
 Oh ! le siècle entendra les chants que je lui livre ;
 Il n'aura pas ouvert ma tombe avant mon livre ;
 Ce livre, proclamant votre sainte amitié,
 D'un avenir conquis vous promet la moitié ;
 Et quand, sur nos tombeaux, relu par des voix tendres,
 Voix de sœurs ou d'amants, il remûra nos cendres ;
 Nos spectres enlacés voltigeront près d'eux ;
 Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous deux !

La gloire!... en répétant ce mot vide et sonore,
 Il sourit de pitié ; puis, d'espérance encore ;
 Il s'endormit, rêvant bonheur et gloire, mais
 L'une arriva bien tard, l'autre ne vint jamais.
 Quand il revit Sorrente et, sur la plage verte,
 La villa tant aimée, il la trouva déserte.
 Au vent de ses destins, alors de cour en cour,
 De prison en prison il tomba ; puis, un jour,
 Le pauvre fou sentit, dans la ville papale,
 Une douche de fleurs inonder son front pâle.
 « Pour qui donc cette pompe et ce peuple à genoux ?
 Disait-il, et chacun lui répondait : « Pour vous !
 Pour vous Rome est en fête, et son prince en étole
 Avec les saintes clefs ouvre le Capitole ;
 Pour vous il s'illumine, et ses joyeux échos
 Chantent comme ils chantaient sur les pas des héros :

Car vous avez tenté des conquêtes plus rares,
 O poète, et comme eux triomphé des barbares ;
 Car d'un laurier rival vous êtes possesseur :
 Voyez... » — « Hélas ! dit-il, je ne vois pas ma sœur ! »

LA VOULZIE

ÉLÉGIE

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
 Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de Voulzie ?
 La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
 Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
 Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
 Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
 Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
 Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
 Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
 Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
 Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons
 Dans le langage humain traduit ces vagues sons ;
 Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
 Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
 L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
 Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !
 C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
 A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
 Espère et chante, enfant dont le berceau trembla
 Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
 Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère !
 Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
 J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
 Bluet éclos parmi les roses de Provins :
 Du sommeil de la mort, du sommeil que j'env
 Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie
 Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
 Comme une voie antique est bordé de tombeaux.

Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre :
 J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
 J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
 J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
 Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
 Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
 Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
 De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
 Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
 Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
 Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
 Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

LE BAPTÊME

Je méditais une ode, ou pis peut-être,
 Quand tout à coup grand bruit dans le quartier :
 « A l'entre-sol un garçon vient de naître ;
 « Notre portière accouche d'un portier !... »
 Ornant de fleurs ses langes un peu sales,
 Je l'ai vu beau, beau comme un fils de roi,
 Pleurer au bruit des cloches baptismales :
 Dors, mon enfant, rien n'a sonné pour toi.

A ton baptême un curé bon apôtre,
 Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,
 Cela suffit : te voilà comme un autre
Cohéritier du royaume des cieux.
 Convive ailleurs d'un plus friand baptême,
 Si quelque saint, gras martyr de la foi,
 Bénit tout haut, puis murmure : Anathème !
 Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi.

Tu n'as point vu la robe et la finance
 Crier bravo lorsque tu vagissais ;
 Tu n'as point eu, comme un enfant de France

A digérer maint discours peu français.
 Pour premiers bruits le monde à ton oreille
 N'a point jeté des paroles sans foi,
 Près d'un berceau si la trahison veille,
 Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas chez toi.

Dors, fils du pauvre : on dit qu'il est une heure
 Lente à passer sur les fronts criminels ;
 Le fils du riche alors s'éveille et pleure
 Au bruit que font les remords paternels.
 Lorsque minuit descend plaintif des dômes,
 En secouant leur linceul et l'effroi.
 On dit qu'au Louvre il revient des fantômes.
 Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

A l'hôpital, sur le champ de bataille,
 Chair à scalper, chair à canon, partout
 Tu souffriras, et lorsque sur la paille
 Tu dormiras, la Faim criera : Debout !
 Tu seras peuple, enfin ; mais bon courage !
 Souffrir, gémir, c'est la commune loi.
 Sur un palais j'entends gronder l'orage :
 Dors, mon enfant, il glissera sur toi.

A MON ÂME

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
 Fuis en chantant vers le monde inconnu !

A dix-huit ans, je n'enviais pas, certes !
 Le froid bandeau qui presse les yeux morts.
 Dans les grands bois, dans les campagnes vertes,
 Je me plongeais avec délice alors ;
 Alors les vents, le soleil et la pluie
 Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts ;
 Pleurs et sueurs depuis les ont couverts ;
 Je connais trop ce monde... et je m'ennuie :

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Las et poudreux d'une route orageuse,
Je chancelais sur un sable flottant ;
Repose-toi, pauvre âme voyageuse,
Une oasis, là-haut, s'ouvre et t'attend.
Le ciel qui roule, étoilé, sans nuage,
Parmi des lis semble des flots d'azur :
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage !

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis, sans pitié pour la chair fraternelle :
Chez les méchants lorsque je m'égarais,
Hier encor, tu secouais ton aile
Dans ta prison vivante... et tu pleurais ;
Oiseau captif, tu pleurais ton bocage ;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,
Je vais mourir, et tu gémis !... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage ?

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin.
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé !)
Mais toi, mon âme, à Dieu, ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde,
De l'autre monde où Dieu nous tend les bras ;

Quand des enfants à tête fraîche et blonde
 Auprès des morts jouiront, tu souriras :
 Tu souriras lorsque sur ma poussière
 Ils cueilleront les saints pavots tremblants
 Tu souriras lorsqu'avec mes os blancs
 Ils abattront les noix du cimetière..

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu
 Fuis en chantant vers le monde inconnu !

A MES CHANSONS

Au Val-Béni, partez, fils de ma muse !
 A peine éclos, c'est là qu'il faut aller ;
 Partez sans moi, vous direz pour excuse :
 « Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

Lisant Rousseau qu'aiment tous les poètes.
 Là, j'ai coulé peu de jours bien remplis :
 Mais sans remords j'ai quitté mes Charmettes,
 L'air en est pur, ma pervenche est un lis.

Oh ! quel bonheur de revêtir la brume
 Sur le coteau comme un linceul flottant,
 Et de chercher à l'horizon qui fume,
 Là-bas, là-bas, le toit qu'on aime tant ;

Et de poursuivre aux champs, aux bois, sans terme,
 Un papillon, un rêve, un feu follet,
 Sûr de trouver, de retour à la ferme,
 Un doux accueil, du pain blanc et du lait !

Avec le pâtre au ravin j'allais boire.
 M'inspirant là, pauvre et gai, j'y vécus ;
 Fontaine aux vers, quel conte dérisoire
 T'a fait nommer la fontaine aux écus ?

Je n'eus jamais ce qu'a la boulangère ;
Mais quand l'amour me caressait alors,
S'il étreignait une bourse légère,
Il sentait battre un cœur plein de trésors.

Trésors perdus ! la semence divine
Que j'étais, vaniteux possesseur,
S'est envolée, et rien n'a pris racine,
Et cependant je vous disais : Ma sœur.

Un beau laurier sur votre front d'ivoire
Remplacera la rose du buisson.
Je le disais, et mon rêve de gloire
A, *comme tout*, fini par des chansons.

Au Val-Béni, partez, fils de ma muse
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller :
Partez sans moi, vous direz pour excuse
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

A LA FAYETTE (1)

Est-il vrai ? La Fayette, après ce long voyage
Sans cesse ralenti par un nouvel hommage,
Convié par l'amour à nos banquets obscurs,
Fait passer aujourd'hui son triomphe en nos murs !
Des fleurs que l'on jetait naguère à la puissance,
Citoyens, couronnez la gloire qui s'avance :
Le siècle des héros a commencé par lui,
Et le dernier de tous, il le ferme aujourd'hui.
Lorsque, prête à jaillir, une brûlante lave
Bouillonnait et grondait sous la patrie esclave,

(1) Cette pièce a été composée ainsi que la suivante à l'occasion du voyage de La Fayette à Provins, en 1829.

Le nom de La Fayette, illustré dans le camp,
Fut le premier éclair échappé du volcan.
Armé pour s'affranchir d'un pouvoir tyrannique,
L'Américain tombait sous le fer britannique ;
A la voix de ce peuple expirant sans secours
Il s'indigne, et, fuyant les voluptés des cours,
Va porter au combat un front encore humide
Des baisers et des pleurs d'une épouse timide.
Et depuis, aux vertus instruit par Washington,
Ressuscitant pour nous le héros de Boston,
Lorsque la liberté fleurit au Nouveau-Monde,
Il nous en apporta la semence féconde ;
Il prévoyait qu'un jour la plante d'outre-mer
Saurait nous consoler d'un premier fruit amer.
Tour à tour accueilli, rejeté par la foule,
Quels tableaux différents son histoire déroule !
Ici, le peuple entier qu'a défendu sa voix
L'élève dans ses bras comme sur un pavois ;
Plus loin, dans le sénat où siégea la puissance,
En face d'elle-même accusant la licence,
Calme à travers les flots d'un parti criminel,
Il subit la menace et le nom de Cromwell,
Ou, couvrant le malheur d'un glaive tutélaire,
Dispute une victime au lion populaire...
Hélas ! de ses tyrans le Français délivré,
Par la voix des flatteurs à son tour enivré,
S'égare dans le crime, et La Fayette abdique,
Pour ne point la souiller, sa couronne civique.
Sacrifice inouï ! Le soldat, sans effort,
Au signal de l'honneur peut embrasser la mort,
Et l'orateur, bravant la tribune orageuse,
Elever pour le peuple une voix courageuse ;
Mais perdre son amour pour le mieux mériter,
Combattre son erreur au lieu de la flatter,
Lorsque dans un abîme en aveugle il se jette,
Ah ! voilà l'héroïsme, et voilà La Fayette !
Comme un malade en proie au délire brûlant,
Que l'art désespéré n'aborde qu'en tremblant,
Il voit périr la France, il subit ses injures,

Il s'expose à ses coups pour guérir ses blessures,
Et devant l'ostracisme il fuit loin de nos bords,
Emportant des regrets, mais non pas des remords.
Quand les lâches suivaient la bannière ennemie,
Il accepta les fers plutôt que l'infamie.
Les despotes dont l'or payait la trahison,
Pour cet hôte nouveau n'eurent qu'une prison ;
Mais que de pleurs alors célébraient sa louange !
Une femme, semblable à la veuve du Gange,
Importunant les rois, obtint à leurs genoux
De s'enfermer vivante au tombeau d'un époux ;
Et lui, le front paisible et l'âme résignée,
Souriait à la voix de l'Europe indignée,
Qui, plaignant ses malheurs, maudissant ses bourreaux,
Lui jetait des lauriers à travers ses barreaux.
Enfin, il a vu fuir les jours de la souffrance,
L'amour de l'étranger le dispute à la France,
Comme le sol natal, le sol qu'il défendit
Pour couronner son front de palmes reverdit. —
Alors les nations, curieux auditoire,
Applaudissaient de loin cette scène de gloire,
Et la France captive oubliait ses revers,
Belle de ses enfants aux yeux de l'univers.

Attentive à ses pas, en vain l'hydre aux sept têtes
Mêle des sifflements au tumulte des fêtes,
Et d'une faction les organes impurs
Lui lancent chaque jour des blasphèmes obscurs,
Esclaves insolents dont la clameur frivole
Poussait encor le char qui monte au Capitole.
Des droits qu'a défendus son bras victorieux
Il gardera toujours le dépôt glorieux.
Les ans de leur frimas n'ont point touché son âme,
Comme elle, sa parole est encore de flamme,
Et sur la France elle a toute l'autorité
De l'Histoire, qui parle à la postérité.
Autour de ce drapeau sacré par sa vieillesse,
Le citoyen français se ralliera sans cesse,
Dans l'urne électorale il jettera toujours

Ce nom béni du peuple et blasphémé des cours.
 Ce nom, comme un tocsin, de présages sinistres,
 Troublera le sommeil des coupables ministres :
 Fantômes qui, semant la terreur autour d'eux,
 Entre le prince et nous se sont dressés... hideux !
 Et si, pour déployer un nouvel incendie,
 Quelque trame infernale était encore ourdie,
 Si le pouvoir jaloux brisait aux pieds des rois
 L'égide qu'un roi même étendit sur nos droits,
 Dans l'enceinte déserte où tonnait l'éloquence,
 S'il voulait ramener un éternel silence,
 S'il enlevait la digue au torrent des abus...
 Pour nourrir ces faux dieux, avides de tributs,
 Français, refusez tous de nouveaux sacrifices,
 Conspirez sans terreur : les lois sont vos complices.
 Devant la liberté que son glaive outragea
 Un despote héroïque a succombé déjà,
 Et nous verrons ces nains, dont l'orgueil ridicule
 Menace de franchir les Colonnes d'Hercule,
 Sous leur pouvoir d'un jour écrasés avant nous,
 Tomber, et satisfaire à la France en courroux.

LES DEUX LA FAYETTE

LE SOLDAT

Bon villageois, quel est le maître
 Du château qui paraît là-bas ?

LE VILLAGEOIS

... Fayette.

LE SOLDAT

Dieu ! c'est peut-être
 Le chef dont j'ai suivi le pas.

LE VILLAGEOIS

Non, non, il sourit à nos fêtes,
Sans envier d'autres honneurs,
Et s'il fit jamais des conquêtes,
C'est parmi nous et dans nos cœurs.

LE SOLDAT —

Ce n'est donc pas l'homme célèbre
Qui, jeune encor, vit autrefois
Son nom, comme un tocsin funèbre
Gronder sur la tête des rois ?

LE VILLAGEOIS

Qu'à votre héros Dieu pardonne
Le nôtre est ami de la paix ;
Peut-il faire trembler personne ?
Il n'est armé que de bienfaits.

LE SOLDAT.

A la lueur de la mitraille,
Quand son épée, auprès de moi,
Brillait sur le champ de bataille
Combien il inspirait d'effroi !

LE VILLAGEOIS.

Que l'autre inspire de tendresse,
Lorsque, sur ses genoux tremblants,
L'enfance implore une caresse
Et joue avec ses cheveux blancs !

LE SOLDAT.

Le feu, pour embraser la France,
S'échappe-t-il de l'encensoir,
On le nomme, et, dans sa souffrance,
Le peuple encor sourit d'espoir.

LE VILLAGEOIS.

Si les plaintes de la disette
Troublent la paix de ces beaux lieux,
Le villageois, chez La Fayette,
Entre en pleurant et sort joyeux.

LE SOLDAT.

Eh bien ! à ces deux La Fayette,
Ami, rendons le même honneur.
Buvez au chef que je regrette ;
Je bois à votre bienfaiteur.
Ils mériteraient que l'histoire
Les couronnât d'un lustre égal,
Et dans le sentier de la gloire
Chacun d'eux n'a qu'un seul rival.

CONTES A MA SŒUR

LE GUI DE CHÊNE

Un jour, la date précise m'échappe, mais c'était deux ans environ après la mort d'Hercule, il y avait grande foule et grand bruit à Delphes. Ce jour était le dernier des jeux Pythiens, et, chose inouïe ! les luttes et les courses expiraient sans spectateurs, les athlètes et les cochers triomphaient inconnus, et l'on dit même que le poète Simonide, qui chantait alors en plein vent la gloire de je ne sais quel cheval, n'eut, ou peut s'en faut, que son héros pour auditeur. Mais si l'arène était vide, en revanche la foule débordait du temple d'Apollon. Un mot, un mot magique avait suffi pour l'y précipiter : « Voici les Héraclides ! » et ce mouvement de tout un peuple soulevé par un nom, vous le comprendrez sans peine, ma sœur : il n'est pas une Française, je pense, qui n'eût sacrifié de grand cœur une loge au spectacle pour voir le fils de Napoléon (ce pâle jeune homme qui s'est laissé voir si peu de temps) ! Eh bien ! Hercule était le Napoléon de cette époque, et les Héraclides étaient ses fils. Un mois auparavant, Athènes les avait trouvés, à son réveil, détrônés, persécutés, sans asile, et embrassant sur la place publique, l'autel de la *Miséricorde*. Leur plainte y avait remué tous les cœurs et toutes les épées, et la ville hospitalière, armée en leur faveur, les envoyait en ce moment à la tête d'une théorie, interroger, suivant l'usage, l'oracle de Delphes, sur l'issue de la guerre. Delphes, comme vous le savez sans doute, était une ville sainte et pleine de merveilles, mais tout le monde traversait alors ces merveilles avec indifférence, et je ferai comme tout le monde. Je ne vous promènerai pas du

Parnasse à l'Hippodrome et de l'Hippodrome au trépied, bien convaincu que vous avez fait depuis longtemps ce pèlerinage avec le *Jeune Anacharsis*, cicerone plus habile que moi ; et d'ailleurs, je l'avouerai, j'ai hâte aussi de voir ces fameux Héraclides.

La Grèce entière, à leur aspect, n'éprouva qu'un sentiment, l'admiration ; et ce sentiment éclata par une exclamation unanime et bruyante : « Dieux immortels ! qu'ils sont grands et forts ! »

Un vieillard de haute taille, qu'à son bâton doré et à son bandeau de laine blanche on pouvait reconnaître pour un des vingt rois de la Grèce, se pencha vers l'oreille d'un prêtre d'Apollon qui traversait le temple, portant une cassolette de parfums.

« J'ai connu beaucoup Hercule et Déjanire, dit-il, et ne leur savais que trois fils. Quelle est donc cette vierge voilée, assise au même banc que les Héraclides ?

— Vous ne vous trompez pas, mon père : Hercule n'eut que trois enfants de Déjanire ; mais sa dernière épouse, Iole...

— C'est juste ! interrompit le vieillard, se frappant le front du doigt en signe de réminiscence : Philoctète m'a vingt fois raconté ces détails, mais... deux siècles en tombant sur une tête y peuvent bien ébranler la mémoire... Oui, je me rappelle parfaitement à cette heure qu'une fille est née de ce mariage...

— Une fille et un garçon, » mon père, prononça une voix douce derrière le vieux roi. Il tourna la tête, et vit un adolescent pâle et frêle qui portait le costume de l'Argolide.

« Une fille et un garçon, répéta l'interrupteur en rougissant : Ixus et Macaria. »

Et le vieillard sourit : « Voyez, dit-il au prêtre ; on admire ma science à Pylos, et voilà maintenant qu'Argos m'envoie ses écoliers pour m'instruire.

— Qui vous a si bien appris, et comment vous appelez-vous, mon bel enfant ? »

Mais l'adolescent, sans répondre, glissa sous une caresse de Nestor, car c'était lui, et se perdit dans la foule.

La même louange y bourdonnait sans variantes : « Dieux ! qu'ils sont grands et forts ! »

En France, ce compliment vous paraît sans doute bien

étrange et presque ironique ; mais songez que vous êtes ici dans un pays que les caprices du terrain et de l'ambition découpaient en vingt petits Etats, dont les roitelets fiers et hargneux étaient serrés les uns contre les autres et se coudoyaient en grondant, et où l'usage commun à toute l'antiquité de combattre homme à homme, et corps à corps, faisait de la force physique la seule puissance, je dirai presque la seule vertu. On augurait alors du mérite d'après les poings et les épaules, comme on le cherche à présent sur le front et dans les yeux. Enfin, et c'est tout dire, Hercule, la personnification de la force, Hercule était dieu !

La pythie tardait bien à paraître, et l'on n'entendait pourtant aucun murmure d'impatience. La curiosité publique avait sa pâture. Hyllus, l'aîné des Héraclides, attirait surtout les regards. C'était un guerrier gigantesque, aux bras musculeux et nus, à la grosse face insouciant, et qui, une peau de lion sur les épaules, une massue à la main, affectait les poses paternelles : on eût dit Hercule lui-même, Hercule à vingt ans. Anténor, le puîné d'Hyllus, avait les traits plus fins et la taille plus élancée. Il se drapait avec complaisance dans sa divinité toute neuve, souriait aux jeunes Grecques, et, les narines gonflées, humait avec délices les parfums de l'admiration. En un mot, le divin Anténor était ce que, nous autres mortels, nous appelons vulgairement un fat. Quant à leur frère Egyste, il n'avait rien, sauf la force et la bravoure, de commun avec ses aînés. C'était à cette époque et dans ce pays un anachronisme vivant. Chose étrange ! il avait les cheveux blonds, et sa figure exprimait la mélancolie, sentiment tout moderne et tout chrétien. Il revenait des combats les plus terribles, doux et timide à la maison : on eût dit, sous le soleil de l'Attique, un de ces blonds guerriers du Nord qui terrassaient des géants et des monstres, puis courbaient la tête sans murmurer sous la baguette d'une petite fée. Il semblait, en regrettant Argos, pleurer quelque chose de mieux qu'un trône. Où donc s'envolaient ses soupirs ? au foyer d'un ami ? au tombeau d'une mère ? Nul ne le sait, car il n'a jamais dit son secret à personne, pas même à sa jeune sœur Macaria, la confidente pourtant des douleurs de toute la famille. A côté de lui Macaria priait. Pardonnez-moi, ma sœur, d'avoir si longtemps oublié la vierge pour les héros. N'est ce pas sa faute ? Voyez ! cachée à l'ombre de ses frères, elle fait tout

pour qu'on l'oublie : elle n'a pas encore levé son voile, et ses traits vous sont inconnus ; mais vous l'aimez d'avance, n'est ce pas ? car vous savez déjà qu'elle est pieuse et modeste.

On annonce enfin la pythie : toute brisée encore de ses dernières convulsions prophétiques, elle se traîne lentement jusqu'au trépied, appuyée sur deux prêtres d'Apollon. Voilà tout à coup qu'au fond du sanctuaire une porte s'ouvre à deux battants, et qu'une bouffée de vent s'en précipite, large et sonore, balayant la fumée des sacrifices et secouant sur l'assemblée cet avis sacramentel prononcé d'une voix tonnante : *Le dieu ! voici le dieu !* Déjà la prophétesse dans la douleur s'agite sur le trépied, et l'on écoute. Ce furent d'abord des sanglots, puis des syllabes plaintives, des mots insaisissables. Enfin le dieu parla :

- « Minerve combattra !... Sur son casque divin
 « Le hibou dit ! *J'ai soif*, et se débat en vain...
 « Minerve appelle la Victoire...
 « La Victoire est sa sœur, et ne la fuit jamais...
 « Je l'entends : elle arrive à grand bruit d'ailes... mais
 « Le hibou dit : *J'ai soif*, et veut du sang à boire.
 « Argos attend ses rois pour les déifier :
 « Tremble, Argos ! le hibou, dans son vol homicide,
 « Tourne, et cherche un front pur qu'il faut sacrifier,
 « Tourne, tourne et s'abat... Dieu ! sur un fils d'Alcide ! »

A cette époque si fatale pour les Héraclides, il n'y eut dans le temple que trois hommes qui ne frémirent pas : les Héraclides.

« Désigne la victime par son nom, » cria Hyllus à la pythie.

Mais elle haletait presque mourante sur les marches du trépied.

« Le dieu a été bien terrible, et une seconde épreuve la tuerait, dit solennellement le chef des prêtres : qu'un des Héraclides se dévoue.

— Je me dévoue, cria dans la foule une douce voix, la même qui tout à l'heure avait parlé derrière Nestor.

— Qui es-tu, et comment te nommes-tu ? dit le prêtre d'un ton sévère.

— Je suis un fils d'Hercule, et je m'appelle Ixus. »

Un bourdonnement de surprise accueillit cette réponse.

« S'il dit vrai, il est bien nommé, » murmura une voix railleuse.

Vous saurez, ma sœur, qu'Ixus est, ou peu s'en faut, un mot grec qui signifie *le gui*. Les parents de l'enfant à sa naissance lui avaient sans doute jeté ce nom dans leur dédain, et, en effet cette débile créature, entée sur une aussi forte race, ressemblait beaucoup à la petite plante parasite qui frissonne au vent sur les grands chênes.

« Nous t'avions défendu de nous suivre à Delphes, » dit Anténor, qui s'avança menaçant vers Ixus fille d'He... Mais l'arcule, immobile dans l'ombre jusqu'alors, s'élança entre les deux frères, saisit la main du plus jeune, et l'entraîna hors du temple, sourde à la voix d'Hyllus qui la rappelait, sourde à l'admiration qui murmurait sur son passage, car dans la rapidité de sa marche, son voile s'était soulevé de lui-même, et Macaria était belle ! belle de beauté et de grâce, et belle surtout en ce moment de cette pitié dans les yeux et dans la voix, qui embellirait la laideur même.

De retour à Athènes où le même char ramena toute la famille, les trois guerriers décidèrent qu'ils tireraient au sort le lendemain dans le temple de Minerve, pour savoir lequel d'entre eux devait mourir. Mais quand le pauvre Ixus arriva tout joyeux et tout fier pour glisser son nom dans l'urne, avec ses frères, ils le repoussèrent, pensant que ce serait insulter les dieux que de présenter ainsi au Destin, souvent moqueur, l'occasion de leur jeter cette offrande maigre et dérisoire. Quant à Macaria, ils ne souffrirent pas non plus, mais pour une raison différente, qu'elle courût avec eux une chance de mort. Elle était fiancée à Lycus, un des chefs influents d'Athènes (d'Athènes qui s'armait pour eux), et, soit politique soit reconnaissance, ils exigèrent que les préparatifs du sacrifice n'interrompissent en rien ceux des noces. Aussi Macaria trouva-t-elle au retour sa chambre toute parfumée des présents de Lycus. Mais dans un pareil moment, ses pensées, qui d'avance portaient le deuil d'un frère, n'étaient pas des pensées d'hymen ; et pourtant la guirlande nuptiale était composée de si beaux lis que, d'une main distraite et presque involontairement, Macaria la posa sur son front. Elle entendit, en ce moment, un soupir mal étouffé derrière elle et se retourna... c'était Ixus, Ixus, son frère, et dont elle était la mère autant que la sœur ; Ixus, qu'elle

enlaçait de ses soins parce qu'il était souffrant et dédaigné, Ixus, qui ne pouvait faire un pas dans la maison sans trouver Macaria pour lui sourire et à qui la maison allait sembler bien vide et bien grande lorsque Macaria ne l'emplirait plus. Il regardait les fleurs symboliques avec des yeux brillants de larmes, et sa figure alors exprimait une telle douleur, que sa sœur, habituée pourtant depuis douze ans à le voir souffrir, en fut épouvantée.

« Oh ! pauvre enfant ! dit-elle ; pardonne-moi !

— Te pardonner, Macaria ! quoi donc ? tous les bonheurs que tu me fais ?

— Ne me remercie plus de mes soins pour toi : c'est une dette c'est une expiation... »

Les regards ébahis de l'enfant sollicitaient le mot de cette énigme.

« Ecoute, dit-elle, il y a quatre ans (tu en avais huit alors et moi quatorze), il s'est passé dans notre famille des choses merveilleuses et fatales que mon père et mes frères ont toujours ignorées,

« Tu te souviens de cette cabane qu'ils bâtirent au bord de la mer, pour se dérober à de nombreux et puissants persécuteurs ? Un soir, mon père et mes frères étaient à la chasse : las d'avoir couru depuis le matin par les bois, tu venais de t'endormir d'un profond sommeil, bercé par le bruit monotone de la pluie sur la cabane ; la nuit était tombée depuis longtemps, et mon père et mes frères ne rentraient pas encore. Enfin j'entendis heurter à la porte, et j'ouvris, croyant leur ouvrir. C'était un voyageur qui sollicitait, pour un instant, un abri et un foyer. Il entra. Assise à ton chevet, pendant qu'il faisait sécher ses habits devant l'âtre, je vis avec surprise une douce et vague lumière courir sur ses cheveux blonds. J'attribuai cela d'abord au reflet du foyer ; mais le foyer s'éteignit, et le front du voyageur resta lumineux. Alors je reconnus Apollon ; Apollon, qui, chassé de l'Olympe, courait déguisé par le monde, mais qui n'avait pu parvenir à éteindre tout à fait son auréole.

« Grand Dieu, m'écriai-je en joignant les mains, que voulez-vous de moi ?

— Rien, me répondit-il, rien qu'un abri ; mais le temps va se faire beau et je pars : reçois ce baiser d'adieu. »

« Alors je me m'avançai tremblante au-devant de mon oncle ; et le conduisant par la main vers la couche où tu dormais encore : « Caressez plutôt ce pauvre enfant, lui dis-je, car aucun dieu ne le caresse ; touchez ses joues pâles pour qu'elles reflouissent, et soufflez sur ses lèvres pour qu'elles chantent. »

« Le dieu sourit à ma prière ; il se pencha sur toi et souffla sur ta bouche ; mais cette haleine ardente glissant jusqu'à ton cœur l'emplit et le gonfla... et voilà pourquoi ce cœur brûle et palpite toujours, voilà pourquoi tu languis et tu meurs, pauvre enfant... Et maintenant que tu sais tout, dis, me pardonnes-tu ? »

Ixus l'embrassa : c'était répondre.

« Eh bien ! prouve-le-moi donc en suivant mes conseils. Imprudent ! par quel heureux prodige n'es-tu pas mort de faim et de soif sur le long chemin d'Athènes à Delphes !

— Oh ! dit Ixus, j'avais fait, dès le matin, ma chanson de voyage. Quand je voyais sur une maison la fumée d'un banquet je frappais à la porte en chantant et l'on m'ouvrait toujours

— Chanson merveilleuse ! dit Macaria en souriant ! il faut me l'apprendre, Ixus, pour que je la chante aussi, moi, quand j'irai à Delphes ou à Olympie. »

Ixus, par une coquette modestie, commune, à ce qu'il paraît aux faiseurs de chansons de toutes les époques, se fit prier quel que temps, puis céda.

CHANSON D'IXUS

I

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas parce que j'étais faible et petit ; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle

tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Macaria !

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

II

Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque chose ; apprends à élever des statues et des autels, car nous serons dieux peut-être. » Et j'essayai d'obéir à mes frères ; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds ! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros ; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

III

Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires. » Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour... comme les yeux de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

IV

Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois. » Et j'ai couru par les bois avec un arc et des flèches ; mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe ; et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

V

Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien, » et m'ont battu ; mais je n'ai pas pleuré, parce que je pensais à ma sœur. Et demain, on me prendra ma sœur, et demain, quand Macaria, assise au banquet nuptial, dira : « Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers ? — Oh ! ce n'est rien, diront les convives.

« C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir. »

« Non, tu vivras ! s'écria la jeune fille attendrie. Je t'abriterai si bien dans mon cœur, que toutes les tempêtes passeront sans que le moindre souffle t'en arrive. Lycus est heureux et fêté, lui, et les vierges d'Athènes sont nombreuses. A toi, seul et souffrant, toutes mes heures et tous mes amours ! Pauvre gui de chêne ! tu pareras mon sein mieux que le bouquet des mariées. Tiens, mon frère, tiens, mon poète, voilà le prix de ta chanson. » Et arrachant de ses cheveux la guirlande nuptiale, elle la jeta, trempée de larmes, aux pieds d'Ixus. Ixus voulait répondre ; mais, foudroyé d'émotions imprévues, le pauvre enfant eut à peine la force d'une exclamation : « Oh ! » fit-il ; et portant la main à son cœur, il tomba. La fièvre l'agita toute la nuit, et toute la nuit Macaria veilla et pleura près de la couche de son frère.

C'était le lendemain que les trois Héraclides devaient aller au temple interroger sur le choix de la victime. Ils se présentèrent à l'autel comme au combat : intrépides et insoucians. Après les cérémonies d'usage, répétition à peu près exacte de ce que nous avons vu à Delphes, un prêtre de Minerve ballotta les noms dans l'urne. Un enfant s'approcha, les yeux couverts d'un bandeau. Sa main effleurait déjà les bords du vase sacré pour en sortir bientôt avec un arrêt de mort... quand tout à coup une voix de femme retentit au seuil du temple :

« Arrêtez ! voici la victime. »

C'était Macaria qui s'avavançait lentement vers l'autel ; Macaria,

pâle et parée, et balançant sur son beau front les bandelettes funèbres. Egyste s'élança vers elle : « Vous ici, ma sœur ! vous m'aviez promis de rester près d'Ixus !

— Ixus ! dit-elle en étouffant un sanglot, mort !... et maintenant rien ne m'empêche de mourir pour vous. »

Et elle poursuivit sa marche lente vers l'autel.

La foule applaudit, les Héraclides se résignèrent. A cette époque où l'on croyait voir la main des dieux derrière toutes les choses extraordinaires, on attribua naturellement à une inspiration un dévouement si sublime. Aussi Macaria s'agenouilla-t-elle sans obstacle devant l'autel. Elle arrêta d'un geste le fer impatient du sacrificateur, pour jeter son dernier sourire à ses frères ; puis ferma les yeux, entr'ouvrit le voile qui couvrait son sein.

Et deux minutes après, son corps palpitait sur l'autel.

On ne fit qu'un bûcher pour Ixus et Macaria. Et alors, par un prodige ou une illusion qui se répéta plus tard au supplice de notre Jeanne d'Arc, on vit ou l'on crut voir quelque chose qui s'élança des flammes vers la nue, avec un doux bruit d'ailes.

Ce qui contribua sans doute à propager cette tradition touchante, c'est qu'après la victoire des Héraclides, victoire payée trop cher pour que les dieux la leur fissent longtemps attendre, les habitants de Mycènes, après avoir inauguré en triomphe la statue d'Hercule au bord des mers, y surprirent un jour deux alcyons dans la peau du lion de Némée.

Et voilà comment passèrent un jour, à travers un siècle antique, les deux plus belles choses de ce monde et de tous les siècles : la Poésie et la Vertu !

LA SOURIS BLANCHE

Il y avait une fois, ma sœur, un vilain roi de France, nommé Louis XI, et un gentil dauphin, qu'on appelait Charlot, en attendant qu'il s'appelât Charles VIII. D'ordinaire, le vieux roi, superstitieux et malade, régnait, tremblait et souffrait, invisible, à l'ombre des épaisses murailles de son château de Plessis-lez-Tours. Mais, vers le milieu de l'année 1483, il venait

de se traîner en pèlerinage à Notre-Dame de Cléry, soutenu par Tristan l'Ermitte, son bourreau ; Coictier, son médecin, et François de Paule, son confesseur ; car il avait grand'peur, le vieux tyran, des hommes, de la mort et de Dieu. Un souvenir de sang, entre mille, celui de la mort de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, tourmentait son agonie. Ce grand vassal avait jadis payé de sa tête une tentative de rébellion contre son suzerain. Jusque-là c'était justice : mais le cruel vainqueur avait forcé les trois jeunes enfants du condamné d'assister au supplice de leur père, et depuis longtemps il se repentait devant Dieu de ce luxe de vengeance ; il se repentait, dis-je, et pourtant il ne s'amendait pas. Par une inconséquence étrange, mais commune à bien des méchants, le remords chez lui n'éveillait pas la pitié, et, dans le moment même où il plaçait en tremblant sa madone entre lui et le fantôme de Nemours, un des fils innocents du feu duc languissait et mourait dans un cachot du Plessis-lez-Tours.

C'était une demeure terrible et mystérieuse que ce château ses vestibules noirs de prêtres, ses cours étincelantes de soldats, ses chapelles toujours ardentes, ses ponts-levis toujours en émoi, lui donnaient le double aspect d'une citadelle et d'un couvent. On parlait bas et l'on marchait sur la pointe du pied dans ces grandes salles, comme dans un cimetière. Et, en effet, des captifs par centaines gémissaient ensevelis dans les souterrains ; ceux-ci pour avoir parlé du roi, ceux-là pour avoir parlé du peuple ; les autres enfin, et c'était le plus grand nombre, pour rien. Chaque dalle du château pouvait être regardée comme la pierre funèbre d'un vivant ; et c'était là que grandissait, oisif avec un esprit aventureux, seul avec une âme ardente, le dauphin Charles, alors dans sa douzième année. Pauvre fils de roi, il cherchait en vain où reposer ses yeux des horreurs qui l'entouraient, Une forêt verte et fraîche ondoyait au pied du château ; mais les chênes y balançaient moins de glands que de pendus. La Loire serpentait vive et joyeuse à l'horizon ; mais chaque nuit la justice du roi troublait et ensanglantait son cours. Aussi, quand il avait longtemps ébréché son épée vierge aux murailles, longtemps épelé les majuscules rouges et bleues du *Rosier des guerres* ou du *saint Evangile*, l'enfant rêveur accoudé à sa fenêtre, passait le temps à regarder,

le beau ciel de la Touraine et à chercher dans les formes changeantes de la nue des armées et des batailles.

Un jour pourtant ses gestes et sa physionomie trahissaient un ennui plus vif et de moins vagues préoccupations. L'*Angelus* de midi tintait déjà, et son repas du matin, composé, sur sa demande, de pâtisseries légères et de sucreries, l'agaçait vainement de ses parfums, et restait intact sur une table que le jeune prince frappait du poing avec impatience. Il se levait par intervalles, béant, haletant d'espérance et d'inquiétude, l'oreille au guet et répétant :

« Blanchette, Blanchette, viens donc ! le déjeuner fond au soleil, et, si tu tardes encore, les mouches vont manger ta part. »

Et, comme l'oublieux convive ne répondait pas à l'appel, le pauvre amphitryon recommençait à se désoler et à trépigner de plus belle. Tout à coup un léger bruit dans la tapisserie le fit tressaillir ; il tourna la tête, poussa un cri et retomba sur son fauteuil, ivre de joie, et murmurant avec un soupir :

« Enfin ! »

Vous vous imaginez sans doute, ma sœur, que cette Blanchette tant désirée était quelque noble dame, sœur ou cousine du jeune prince ; détrompez-vous ; Blanchette était tout simplement une petite souris blanche, comme son nom l'indique ; si vive, qu'on eût dit, à la voir trotter, un rayon de soleil qui glisse ; et si gentille, qu'elle eût trouvé grâce, en temps de guerre, devant Grippeminaud, Rodillard ou Rominagrobis, soudards peu délicats, comme vous savez. Charles caressa la jolie visiteuse ; il la contempla longtemps avec délices pendant qu'elle grignotait un biscuit dans sa main ; puis, se souvenant qu'il devait à sa dignité de gronder un peu :

« Ah ça ! mademoiselle, dit-il d'un ton plaisamment grave, m'apprendrez-vous ce que je dois penser d'une pareille conduite ? Comment ! on vous traite ici comme une duchesse ! J'ai défendu ma porte à Olivier le Daim, dont la physionomie et l'allure de chat vous effarouchent ; Bec-d'Or, mon beau faucon, en est mort de jalousie ; et tous les soirs vous me quittez, ingrate, pour courir les champs comme une souris sans aveu. Et où allez-vous de la sorte, sans souci de vos dangers et de mes inquiétudes ? Où allez-vous ? répondez ! je veux le savoir ! je veux le savoir ! je le veux ! »

L'interrogatoire était pressant, et pourtant, comme vous le pensez bien, la pauvre Blanchette n'y répondit pas ; mais, fixant d'un air triste ses petits yeux intelligents sur ceux de l'enfant grondeur, elle chiffonna les pages d'un Evangile entr'ouvert sur la table, et arrêta ses pattes roses sur ces paroles : *Visiter les prisonniers*. Charles demeura surpris et confus, comme il advient aux présomptueux qui reçoivent une leçon à l'instant même où ils croyaient en donner une ; car plus d'une fois il avait entendu raconter des choses étranges sur les habitants souterrains du Plessis-lez-Tours, et plus d'une fois il avait médité un pieux pèlerinage à la prison de ce jeune d'Armagnac, dont l'âge et la naissance excitaient plus particulièrement sa curiosité et sa sympathie ; mais la terreur que lui inspirait son père l'avait retenu jusqu'alors, et maintenant il se reprochait sa prudence comme un crime. Dès le soir même, il résolut de l'expier. Quelques minutes après le couvre-feu il s'esquiva de sa tourelle, suivi d'un jeune valet chargé d'une corbeille qui renfermait du pain, du vin et des fruits, et descendit dans une des cours intérieures du château. Une compagnie de la garde écossaise y rôdait au clair de lune le long des murailles.

« *Qui vive ?* cria une voix rauque et menaçante.

— Charles, dauphin.

— On ne passe pas ! »

Mais Charles s'approcha de l'officier de ronde, et lui souffla deux mots à l'oreille.

« S'il en est ainsi, allez, mon seigneur ! dit alors le soldat, visiblement déconcerté ; allez ! et que Dieu vous protège ; car, si vous êtes découvert, je suis perdu. »

Notre héros employa, pour éveiller le gardien des prisons et lever ses scrupules, le même moyen avec le même succès. Peut-être, ma sœur, êtes-vous curieuse de connaître les magiques paroles qui, dans la bouche d'un enfant, faisaient baisser les épées et tomber les verrous ; les voici : *Le roi est bien malade*. Charles avait foi dans cette formule dont il avait souvent éprouvé la toute-puissance, car elle rappelait aux gens du vieux Louis XI, soldats, courtisans, geôliers ou valets, qu'une bouderie d'enfant pouvait se changer tout à coup en une bonne et solide rancune de roi.

Le dauphin et son page, sous la conduite du geôlier, s'aven-

turèrent, non sans quelque hésitation, sous une voûte humide et sombre, et le long d'un escalier en spirale dont chaque marche gluante les menaçait d'un faux pas. Tous trois marchaient à la lueur précaire d'une torche de résine, tantôt battue par l'aile aveugle des chauves-souris, tantôt agonisant sous les gouttes d'eau que suait la voûte. Enfin, un bruit vague d'abord, mais plus distinct de pas en pas, un bruit de plaintes et de soupirs leur annonça le terme du voyage. Le guide s'éloigna, et Charles recula d'horreur devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. Figurez-vous, ma sœur, une cage de fer scellée dans le mur, basse, étroite, où chaque mouvement devait être une douleur, où le sommeil devait être un cauchemar, et dans laquelle gémissait et se torturait un enfant ! Je dis *enfant*, quoique le duc de Nemours, l'hôte de cette affreuse demeure, atteignît bientôt sa dix-septième année ; mais, à le voir, si grêle et si pâle, on lui eût supposé douze ans au plus. A peine dans l'adolescence, il avait tant souffert, qu'il émerveillait ses bourreaux par sa tenace longévité, et que le geôlier, dont il recevait la cruche d'eau et le pain noir quotidien, hésitait chaque jour sur le seuil du cachot, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux envoyer à sa place le fossoyeur. Le dauphin, pour aborder le prisonnier, chercha de douces paroles et ne trouva que des larmes. Nemours comprit ce muet salut et y répondit par un sourire de reconnaissance ; puis tous deux causèrent à travers les barreaux. Quand l'un déclina timidement sa qualité de fils de Louis XI, l'autre ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'effroi ; mais cette fâcheuse impression ne tint pas longtemps contre la parole et la figure si franches du dauphin. Etranger depuis dix ans aux choses de ce monde, le reclus fit d'abord à son noble visiteur de naïves questions qui rappelaient celles des anachorètes demandant aux rares voyageurs dans le désert : *Bâtit-on encore des villes ? célèbre-t-on encore des mariages ?* lorsqu'une circonstance imprévue donna un tour nouveau et plus piquant à la conversation. Un tiers vint se jeter étourdiment entre nos vieux amis d'une heure, et ce personnage mal appris, j'ai honte de l'avouer, ma sœur, n'était autre que la commensale du dauphin, la rivale de Bec-d'Or, Blanchette, puisqu'il faut l'appeler par son nom ; passant au travers des grilles à la faveur de sa petite taille, elle escaladait les jambes

et les bras enchaînés de Nemours, et prodiguait au prisonnier des caresses toutes semblables, sinon plus vives, à celles que le prince avait obtenues le jour même.

« Tiens ! vous connaissez Blanchette, dit Charles surpris et piqué.

— Si je la connais ! répondit Nemours ; depuis dix ans, c'est ma souris, à moi, c'est mon amie, c'est ma sœur.

— L'ingrate ! ce matin encore, elle partageait au château les biscuits de mon déjeuner.

— Depuis dix ans, monseigneur, elle vient dans mon cachot partager mon pain noir.

— Jour de Dieu ! » murmura le jeune prince...

Mais sa colère enfantine s'évanouit devant un sourire malicieux de Nemours.

« Je crois, monseigneur, dit le jeune duc, que vous me feriez volontiers l'honneur de rompre une lance avec moi pour les beaux yeux d'une souris. Il m'est impossible en ce moment de répondre au cartel : voyez !... »

Et il soulevait aux yeux de son rival ses bras qui pliaient sous les chaînes. Alors s'émut un débat original et touchant entre le fils de Louis XI et le prisonnier de Louis XI, chacun d'eux prétendant surpasser l'autre en malheur ; l'un faisant toucher à son adversaire les parois humides et les barreaux épais de sa prison, l'autre peignant l'atmosphère d'ennui et la chaîne vivante de courtisans et d'espions dont le poids l'étouffait ; l'un montrant son corps torturé, l'autre son cœur saignant, et tous deux terminant leur plaidoyer par la même conclusion :

« Tu vois bien, Nemours, vous voyez bien, monseigneur, que j'ai besoin de Blanchette pour m'aider à vivre et à souffrir. »

Après une discussion longue et stérile, ils finirent par où ils auraient dû commencer : ils convinrent de prendre l'objet même du débat pour arbitre.

« Voyons, mademoiselle, dit le dauphin à Blanchette, déclarez franchement auquel de nous deux vous désirez appartenir. »

Et soudain vous eussiez vu la petite souris aller de l'un à l'autre avec force gentillesse, puis s'arrêter entre eux en les regardant tour à tour avec ses petits yeux brillants, qui semblaient dire : *A tous deux, mes enfants !*

Ici, ma sœur, j'éprouve le besoin d'un aveu que j'avais différé

jusqu'à présent dans l'intérêt dramatique de mon récit. L'esprit le bon cœur et les manières de Blanchette vous étonnent, sans doute, et je le conçois ; car moi-même, qui eus autrefois mainte occasion d'étudier de près le peuple intéressant des souris, jamais, je l'avoue, je n'ai rien observé de semblable. Il est donc urgent de le dire, Blanchette n'avait d'une souris que la forme, Blanchette était une fée ! Les historiens du temps, il est vrai, n'ont rien dit de cette métamorphose ; mais je puis vous en garantir l'authenticité, et de plus vous en révéler les causes secrètes, sur la foi de certain manuscrit gros et gras de science qui m'est échu pour lot dans l'héritage de ma grand'tante. Des rats bibliophiles en ont mangé les trois quarts, les vers l'ont illustré de broderies à jour, et ce n'est pas sans peine, je vous jure, que je suis parvenu à déchiffrer et à traduire pour vous, de la langue romane en français moderne, le chapitre suivant, intitulé : *Comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette.*

Un jour, jour de printemps et de nouvelle lune, il se fit un grand mouvement dans le royaume des fées. Les sylphides s'éveillaient avant l'aurore pour se parfumer avec la poussière des lis ; les ondines cherchaient, pour se mirer, l'endroit le plus clair de leur fontaine ; les dames des bois oubliaient d'agacer et d'égarer les voyageurs, pour se couronner de violettes et d'anémones ; car toutes étaient conviées à une grande fête que donnait le soir même la reine des fées à son peuple. A l'heure convenue, comme vous le pensez bien, ces dames arrivèrent en foule, exactes et empressées, chacune voyageant à sa manière : l'une dans une conque de saphir attelée de papillons, l'autre dans une feuille de rose emportée par le vent ; d'autres enfin, et ce fut le plus grand nombre, chevauchant en croupe, tout bonnement, comme de simples reines, avec un chevalier de la Table ronde. Une seule manquait au rendez-vous. Dès le matin, l'une des suivantes de la reine, Angéline, surnommée la *Fée des Pleurs* était sortie furtivement du palais. L'organe de l'ouïe, chez elle plus délicat encore que chez ce fameux géant *Fine-Oreille qui entendait lever le blé*, dit l'histoire, lui faisait distinguer de loin les plus timides palpitations des cœurs souffrants, et jamais un appel de cette nature ne l'avait jusqu'alors trouvée sourde ou négligente. Or, des cris plaintifs, des cris d'enfant l'avaient

éveillée en sursaut, et soudain elle s'était dirigée vers l'endroit d'où venait le bruit : les cheveux au vent, vêtue d'une robe flottante or et azur, tenant à la main la baguette d'ivoire, marque de sa puissance, et voltigeant plutôt qu'elle ne marchait sur la pointe des gazons et des fleurs. Elle avait adopté cette allure, de peur, disait-elle, à ceux qui s'en étonnaient, de mouiller ses brodequins dans la rosée, mais, en effet, parce qu'elle craignait d'écraser ou de blesser par mégarde la cigale qui chante dans le sillon, et le lézard qui frétille au soleil ; car elle était si prodigue de soins et d'amour, la bonne fée ! qu'elle en répandait sur les plus humbles créatures de Dieu. Après avoir marché longtemps de la sorte, elle s'arrêta enfin devant une petite cabane sur la lisière d'une forêt. Il serait inutile de vous en faire la description, ma sœur, car je soupçonne fort que vous avez eu comme moi le bonheur d'y faire plus d'un voyage en compagnie de l'enchanteur Perraut. Vous croyez la reconnaître et vous ne vous trompez pas : cette cabane de bûcheron est bien celle du *Petit Poucet*. Ce grand personnage historique était alors bien jeune, et ne préluait pas encore au rôle important qu'il joua depuis dans le monde. C'était lui, c'étaient ses frères dont les plaintes avaient éveillé Angéline : leurs parents, occupés au loin dans la forêt, y avaient passé la nuit pour être prêts au travail dès l'aurore, et, ne les voyant pas revenir à l'heure accoutumée, la jeune famille avait eu grand' peur.

La visite de la fée, que ces pauvres enfants connaissaient déjà, ramena pour quelque temps la paix et la joie dans la cabane. A la chute du jour, Angéline se souvint que la fête allait commencer, et voulut partir, mais tous, rendus familiers par sa complaisance, la rappelaient et la retenaient à l'envi, qui par un pan de sa robe, qui par une tresse de ses cheveux, qui par le bout de sa baguette magique, et la bonne fée résistait un peu d'abord, puis souriait et cédait. Cependant, un grillon venu on ne sait comment du palais des fées (lui-même en était une peut-être), se mit à crier dans l'âtre :

« A table, Angéline, le prince *Charmant* vient d'arriver, on n'attend plus personne, et le banquet solennel commence : on verra figurer au dessert les nèfles et les noisettes dont le prince *Myrtil* a fait l'autre jour hommage à la reine. A table ! à table !

car, de mémoire de grillon, jamais on ne vit plus beau festin. »

Puis voilà qu'un papillon du soir vint danser autour de la lampe en répétant :

« Au bal, Angéline ! la salle est déjà pleine d'harmonie et de lumière, j'ai failli tout à l'heure m'y brûler les ailes à certaine *lampe merveilleuse* qu'un beau jeune homme vient d'apporter d'Arabie. Au bal ! au bal ! car, de mémoire de phalène, jamais on ne vit plus brillante soirée. »

Et Angéline voulait partir ; mais les enfants la retenaient avec des cris et des pleurs.

« Oh ! ne nous quittez pas encore, disaient-ils ; et que deviendrons-nous ; bon Dieu ! seuls, la nuit, quand la lampe s'éteindra, quand le loup montrera ses grands yeux à travers les fentes de la porte, et que nous entendrons dans la clairière siffler les vents et les voleurs ? »

Et la bonne fée souriait et cédait toujours ; mais enfin les esprits de l'air troublés lui apportèrent à la hâte les sons d'une voix tonnante :

« Angéline ! Angéline ! »

C'était la reine des fées qui l'appelait, irritée d'une si longue absence. Epouvantée, Angéline se débarrassa des petites mains qui l'enchaînaient et sortit vite. Trop vite, hélas ! car dans son trouble elle oublia sa baguette, dont le plus jeune des enfants s'était fait, sans songer à mal, un hochet dans son berceau. Or, vous saurez, ma sœur, qu'une fée qui perd sa baguette est une fée perdue. La pauvre Angéline ne s'aperçut de son malheur qu'à l'explosion de murmures qui salua son retour au palais, car ce fut un grand scandale pour toutes les fées, et une grande joie pour toutes les vieilles, enchantées d'humilier enfin une compagne dont les charmes et la bonté faisaient ressortir leur malice et leur laideur. Quelques jeunes gens aussi, princes, sorciers et enchanteurs, dont Angéline, toute bonne qu'elle était, n'avait pu s'empêcher de railler quelquefois la suffisance, triomphaient de sa confusion.

« Parole d'honneur, répétait aux jeunes fées le prince *Myrtil*, qui n'était pas sorcier, avec ses grands airs de vertu, votre Angéline n'est qu'une bégueule. Ah ! elle a perdu sa baguette !... Eh bien ! figurez-vous, mesdames, qu'un jour je m'avisai de toucher à cette baguette maudite, et que la petite masque

m'en donna sur les doigts si fort, si fort, que je fus un mois sans pouvoir me servir d'un casse-noisettes. »

Bref, la coupable fut traduite devant un tribunal présidé par la reine et composé de vieilles fées, dont la baguette, devenue béquille, faisait peur aux enfants, qui n'avaient garde d'y toucher. La bonne *Urgèle* essaya vainement quelques observations en faveur de sa jeune amie : le délit était flagrant et la loi précise ; or, cette loi portait contre la condamnée une peine singulière : elle devait courir le monde un siècle durant sous la forme d'un animal à son choix, Angéline fut quelque temps indécise ; rossignol, elle eût chanté sous la fenêtre de la jeune fille qui veille et qui travaille au chevet de sa mère malade ; rouge-gorge, elle eût donné la sépulture sous des feuilles aux enfants égarés et morts dans les bois ; chien d'aveugle, elle eût présenté l'aumônière avec une grâce capable de toucher le cœur le plus dur et d'ouvrir la main la plus avare ; mais le privilège exclusif de pénétrer dans les greniers et les prisons la tentait surtout et la décida. Et voilà, ma sœur, *comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette*, et c'est ainsi qu'elle se promenait, depuis quatre-vingt-dix-neuf ans et plus du palais à la prison (deux prisons bien souvent !) et, de douleur en douleur, rongéant sans pitié tous les mauvais livres (on n'en voit plus de ces souris-là !) et grignotant parfois des arrêts de mort jusque dans les poches de Tristan.

Ce digne compère de Louis XI ne tarda pas à revenir au château, et son maître avec lui, et avec eux la défiance et la terreur. Cependant le prince n'en continua pas moins ses visites au prisonnier. Elles devinrent de jour en jour plus longues et plus fréquentes, et même, ce qui n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons d'un enfant moins candide que le dauphin Charles, le geôlier, qui jusqu'alors n'avait été qu'à regret et qu'en tremblant complice de ces entrevues, semblait maintenant les encourager et les provoquer par sa complaisance. Un soir, ils causaient comme à l'ordinaire, Charles accoudé sur la partie saillante du guichet, et Blanchette trottant de l'un à l'autre et leur distribuant ses caresses avec une édifiante impartialité. La conversation, longtemps vagabonde, tomba enfin et s'arrêta sur les projets de Charles pour son règne futur.

« Voyons, que ferez-vous quand vous serez roi ? dit gaiement

le prisonnier qui, plus vieux d'années et surtout de malheurs, avait dans la conversation une supériorité marquée sur son jeune ami.

— Belle demande ! je ferai la guerre. »

Nemours sourit tristement.

« Oui, poursuivit le dauphin, en se frappant le front de l'index, depuis longtemps j'ai mon projet là. D'abord j'irai conquérir l'Italie : l'Italie, vois-tu, Nemours, c'est un pays merveilleux, où les rues sont pleines de musique, les buissons couverts d'oranges, et où il y a autant d'églises que de maisons. Je garderai l'Italie pour moi ; puis j'irai prendre en passant Constantinople pour mon ami André Paléologue, et enfin, avec l'aide de Dieu, je compte bien délivrer le Saint-Sépulcre.

— Et après ! dit malignement le jeune homme.

— Dame ! après... après... après... répéta l'ignorant dauphin, quelque peu embarrassé, j'aurai le temps peut-être de conquêter encore d'autres royaumes, s'il y en a.

— Et le soin de votre gloire vous fera-t-il négliger votre peuple ? ne ferez-vous rien pour lui, monseigneur ?

— Si vraiment ! et d'abord. avant de partir, je donnerai Olivier et Tristan au diable, s'il en veut ; je supprimerai les bourreaux. »

Et comme Blanchette, à ces mots, frétillait plus joyeuse et plus caressante que jamais :

« Je ferai poursuivit-il gaiement, quelque chose aussi pour toi : Blanchette, je supprimerai les chats. »

Tous deux éclatèrent de rire à cette saillie ; mais leur accès de pétulante gaieté n'eut que la durée d'un éclair. Ils s'arrêtèrent tout à coup, et se regardèrent avec épouvante ; car il leur avait semblé que d'autres éclats de rire, trop différents des leurs pour en être un écho, retentissaient à côté d'eux dans l'ombre... Ils finirent néanmoins par se rassurer.

« Espérance et courage ! » dit alors le dauphin au jeune duc en lui tendant la main en signe d'adieu.

Le pauvre captif se souleva pour presser et saisir cette main consolante mais ses membres, engourdis par une longue torture, servirent mal son pieux désir. Il poussa un cri de douleur, et retomba sur son escabeau.

« Mon Dieu ! quand donc serai-je roi ! » ne put s'empêcher de dire le jeune prince, ému jusqu'aux larmes.

— Bientôt, Dieu le veuille ! dit Nemours.

— Jamais » répliqua un troisième interlocuteur jusqu'alors invisible.

Et Louis XI parut, puis Tristan, puis Coictier, et quelques autres familiers du vieux roi. A la lueur d'une lanterne qu'un d'eux avait tenue jusqu'alors cachée sous son manteau, le dauphin put voir le terrible vieillard s'avancer à pas lents, comme un spectre, en murmurant ces mots entrecoupées par une toux opiniâtre :

« Ah ! galant damoiseau, tu fais de mon vivant les doux yeux à ma couronne !... Ah ! fils pieux et prévoyant, tu songes d'avance à mes funérailles !... Misérable ! ton épée ! »

Un accès de toux plus violent que les autres l'interrompit. Charles ne fit aucune résistance ; seulement il repoussa, par un geste d'indignation, Tristan, qui s'avavançait pour le désarmer et remit de lui-même son épée à l'un des gentilshommes présents. Bientôt, sur un signe du roi, il disparut entraîné par des gardes. Louis XI, avant de quitter le souterrain, jeta un regard plein de haine sur la cage de sa victime puis, se penchant vers son compère Tristan, lui glissa quelques mots dans l'oreille.

« J'entends, répondit le bourreau ; il faut en finir : comptez sur moi ; dès ce soir à minuit. »

Et, complétant par la pantomime le sens d'une phrase déjà trop claire, il frappait sa main gauche du revers de la droite. Puis le cortège s'éloigna, et, au milieu du bruit décroissant des pas, Nemours put distinguer longtemps encore la voix du despote moribond qui toussait, grondait, et crachait des arrêts de mort avec ses dernières dents.

Pauvre Nemours ! ce doux rayon du ciel qu'on nomme l'espérance n'avait donc glissé dans son cachot que pour lui en faire paraître ensuite l'obscurité plus profonde !

« Avoir seize ans, pensait-il, un frère comme le dauphin Charles, une sœur comme Blanchette, et mourir »

Et, dans chaque son vague et lointain de la grosse horloge du château qui lui mesurait ses dernières heures, il croyait distinguer ces mots : *Mourir ; Il faut mourir !*

En effet, le long escalier en spirale qui conduisait au souter-

rain retentit bientôt sous des pas précipités. Un ruban de lumière, échappé sans doute à la lanterne des bourreaux, tapissa le seuil de la porte. Alors le condamné, sentant bien que son heure était venue, mit précipitamment à terre la souris-fée qu'il tenait pressée sur son cœur.

« Adieu, ma sourette, dit-il, sauve-toi vite, et cache-toi bien : ils te tueraient aussi. »

Cependant le bruit redoubla par degrés, le ruban de lumière s'élargit, la porte roula sur ses gonds ; et alors, croyant voir déjà se dessiner gigantesque sur le mur la silhouette de Tristan, Nemours joignit les mains, ferma les yeux, recommanda pour la dernière fois son âme à Dieu, et attendit... Il n'attendit pas longtemps.

« Duc de Nemours, dit une voix douce et bien connue, vous êtes libre ! »

Le captif tressaillit à ces mots, hasarda timidement un regard autour de lui, et crut rêver. Charles était là, non plus timide, contraint, abattu comme la veille, mais calme, grave, parlant et marchant en maître, déjà mûri et grandi par une heure de royauté. De nobles dames l'entouraient, contemplant le jeune prisonnier dans sa cage avec des sourires et des pleurs ; puis les gentilshommes qui, devant cet outrage à l'enfance, chose sacrée pour la chevalerie, tourmentaient de la main, par un mouvement convulsif d'indignation, le pommeau de leur épée, et enfin des varlets, des pages, des écuyers en foule, portant des flambeaux, et agitant, aux cris de : Vive le roi ! leurs toques de velours empanachées.

« — Oui, poursuivit Charles VIII, le ciel, depuis une heure m'a fait orphelin et roi. Nemours, pardonnez à mon père, et priez Dieu pour son âme. » Puis, se tournant vers sa suite : « Qu'on abatte cette cage à l'instant, et qu'on en jette les débris à la Loire ; car il n'en doit rester ni vestige ni souvenir. »

Les ouvriers, mandés d'avance, se mirent à l'œuvre avec ardeur ; mais, ô surprise ! la lime s'étendait aux barreaux sans y mordre ; et la pierre dans laquelle ils étaient scellés, inébranlable, ne répondait aux coups de marteau que par un bruit sourd et moqueur.

« Sire, dit un vieux moine en hochant la tête, tous les efforts humains seraient impuissants à exécuter vos ordres ; car,

ajouta-il en montrant la cage, ceci n'est pas œuvre humaine. J'ai ouï dire qu'un bohémien, sorcier comme ils le sont tous, bâtit cette cage autrefois, afin de se racheter de la potence. Il faudrait, pour la renverser aujourd'hui, la baguette d'une fée, mais il n'existe plus guère de fées que je sache, ou bien encore la main infernale qui l'a construite ; mais depuis longtemps le bohémien a disparu.

— Qu'on cherche cet homme et qu'on l'amène, dit le roi ; à qui le découvrira honneurs et largesses ! un diamant de ma couronne, s'il est noble ; son pesant d'or, si c'est un vilain ! »

Et d'un geste il congédia son brillant cortège.

Les deux amis, demeurés seuls, sauf quelques pages qui veillaient sur eux à distance, se regardèrent silencieux ; une inquiétude terrible, et qu'ils n'osaient se communiquer, faisait battre leurs cœurs à l'unisson :

« Si l'ouvrier magique était mort, pensaient-ils, si la cage enchantée ne s'ouvrait plus ! »

Et ils pleuraient ; et, chose étrange ! Blanchette, pour la première fois, semblait ne pas s'émouvoir de leurs larmes. C'est qu'une préoccupation bien vive et bien naturelle l'agitait alors. Vous vous rappelez, ma sœur, que la métamorphose expiatoire devait durer cent ans. Or il y avait, au moment dont nous parlons, 99 ans 364 jours 23 heures et 59 minutes qu'Angéline était devenue Blanchette. L'horloge du Plessis-lez-Tours s'ébranla pour sonner une heure. Et voilà qu'aussitôt le sombre et fétide souterrain s'emplit de parfums et de lumière, la cage de fer s'émut d'un bloc comme un décor théâtral de nos jours et s'abîma... Dieu sait où... sans doute dans l'enfer qui avait inspiré l'architecte inconnu. Les orphelins épouvantés crurent que la foudre venait d'éclater dans la prison.

« Blanchette, Blanchette ! où es-tu ? s'écrièrent-ils, tremblants pour l'existence de leur sœur adoptive.

— Me voici, mes enfants, répondit une voix douce au-dessus de leurs têtes. »

Alors, levant les yeux, ils aperçurent, ébahis, Angéline dans son costume de fée, debout sur le piédestal d'un nuage, et tenant à la main sa baguette reconquise.

« N'ayez pas peur, enfants, poursuivit-elle : c'est moi que vous appeliez Blanchette ; mes compagnes m'appellent la Fée

des Pleurs... Les vôtres viennent de tarir, et ma mission près de vous est accomplie... Adieu ! »

Le petit duc et le petit roi, comme jadis les enfants du bûcheron, répétaient en joignant les mains :

« Bonne petite fée ! ne nous abandonnez pas encore !

— Il le faut, répliqua-t-elle d'un air grave ; vous n'avez plus besoin de consolations, vous, et l'on en réclame ailleurs. J'entends près d'ici une petite mendiante dont les sanglots m'appellent, et j'y cours... Adieu, Sire, adieu, Monseigneur. »

Elle dit, et disparut dans un éclair.

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur H. Moreau.....	I	La fermière	63
Bibliographie.....	XIII	Si vous m'aimez	64
POESIES			
Dix-huit ans	1	Les deux amours	65
Vive le roi	2	Les contes	67
Béranger	3	L'oiseau que j'attends	69
Épître à M. Firmin Didot ..	4	Les cloches	71
Diogène	10	Le revenant	72
L'Abeille	14	Bordeaux	74
Le Poète en province	15	Lacenaire poète	77
A Henri V	19	A Médor	80
Les noces de Cana.....	24	Les voleurs	81
Le Hameau incendié	27	M. Paillard	83
Un souvenir à l'hôpital ...	30	Réponse à une invitation ..	85
L'Hiver	32	La confession	86
Les modistes hospitalières..	35	Fable	87
Vive la beauté	37	L'isolement	87
Les jeux de l'amour et du ha-		Soyez bénie	90
sard	38	Sur la mort d'une cousine de	
L'écolière	40	sept ans	91
Béranger	41	L'enfant maudit	92
La muse	42	Les signes de croix	95
Le Tocsin	44	Un quart d'heure de dévo-	
Souvenir d'enfance	45	tion	97
La fauvette du calvaire ...	46	La sœur du Tasse	101
Le joli costume	48	La voulzie	104
Le dernier jour	49	Le baptême	105
Les 5 et 6 juin 1832	51	A mon âme	106
Mil huit cent trente-six ...	54	A mes chansons	108
Nicolas	57	A la Fayette.....	109
Les croix d'honneur	58	Les deux La Fayette	112
L'Île des bossus	66		
		CONTES	
		Le gui de chêne	115
		La souris Blanche	124

